

A mots croisés

De maux à mots,
il n'y a qu'un pas

Saison 2015 - 2016

Couverture :

Le musée idéal, Leviathan, Ensaders, 2010.

*De maux à mots,
il n'y a qu'un pas*

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

À mots croisés

*De maux à mots,
il n'y a qu'un pas*

**Ateliers d'écriture
2015 – 2016**



De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

“ Car le mot qu'on le sache est un être vivant.

La main du songeur tremble en l'écrivant.”

Victor Hugo

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Préface

Vivre une saison d'écriture, c'est mettre la vie en mots.

Tout au long de la saison 2015-2016, les participants de l'atelier d'écriture ont su s'emparer des mots pour revisiter des souvenirs, imaginer des personnages et raconter des histoires. Ecrire pour explorer des ressentis, partager des émotions, transcender une actualité dramatique... De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Cette année encore, la Ville de Bagneux et la Maison des Arts nous ont accordé leur précieux soutien en facilitant les synergies avec des artistes comme les Ensaders - Yann Bagot, Kevin Lucbert et Nathanaël Mikles - ou encore Cécile Le Talec, conceptrice de l'exposition sonore « Tracking song ».

Parce que les images sont de formidables vecteurs d'imagination, la première séance de la saison 2015-2016 a été inspirée par les cartes féériques du jeu Dixit. Une séance d'échauffement pour retrouver ses réflexes d'écriture et permettre aux nouveaux de démarrer sans crainte du regard de l'autre.

La fin de l'année 2015 a malheureusement été marquée par d'effroyables attentats. Nous avons alors écrit pour mettre des mots sur notre sidération, nos interrogations mais aussi notre espoir.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Au fil des séances, nous avons abordé la langue des oiseaux pour jouer avec les mots et leurs sonorités ; nous avons décrit des repas, rituels si importants de notre quotidien et parfois lieu de scènes théâtrales. Nous nous sommes livrés à des exercices de style en suivant l'exemple de Raymond Queneau ; nous avons rédigé des lettres imaginaires et plagié des poètes célèbres.

Un atelier a abordé le jeu de l'ombre et de la lumière, symbole de relations « dominant-dominé » au sein de couples imaginaires. Enfin, nous avons terminé la saison par une séance d'écriture collective, où les participants ont choisi un immeuble, installé des personnages et imaginé des récits croisés entre voisins.

Karine Le Bihan, Christine Garnier, Fabienne Lassalle, Zina Illoul, Carole Tigoki, Maria Besson, Danielle Mercier, Joan Monsonis et Sylvie Seguin, tous ont pris un réel plaisir à l'écriture de ces récits et sont heureux de les partager avec vous.

*Virginie Louise
Présidente
À mots croisés*

*Maria Besson
Secrétaire
À mots croisés*

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Remerciements

Merci à Marie-Hélène Amiable, maire de Bagneux, Bernadette David, 3ème adjointe chargée de l'enfance, la restauration et la vie associative, et Patrick Alexanian, conseiller général des Hauts-de-Seine et conseiller municipal délégué à la culture, pour leur soutien à l'égard de la culture et la vie associative balnéolaises.

Merci à Nathalie Pradel, directrice de la Maison des Arts de Bagneux, et à son équipe de nous accueillir à la MDA et de nous donner l'opportunité de belles rencontres humaines et artistiques. Merci aux artistes qui ont partagé leurs œuvres et leur vision artistique avec nous : Yann Bagot, Kevin Lucbert et Nathanaël Mikles, membres du collectif Ensaders, et Cécile Le Talec, conceptrice de l'exposition Tracking Song.

Merci à DomiMo pour les dessins qui illustrent notre recueil.

Merci à Maria Besson et Annie Lamiral pour leur contribution à l'élaboration de ce recueil.

Sommaire

Préface	9
Remerciements.....	11
Sommaire	12
Manifeste « À mots croisés »	16
L'enfer du décor.....	17
Tracking song... à la recherche du son	30
- La Bellière, Fabienne Lassalle	32
- La Valeuse d'Octeville, Danielle Mercier	34
- Musique de chambre, Sylvie Seguin	36
- Toutes mes musiques du monde, Joan Monsonis.....	37
- Mes bruits, Karine Le Bihan.....	39
- Ça jacasse au Brazza ! Maria Besson	43
- Mécanique du corps, Zina Illoul	45
- Rendez-vous, Christine Garnier.....	47
La langue des oiseaux.....	48
- Léon, Joan Monsonis	49
- Maria, Maria Besson.....	49
- Armelle, Christine Garnier.....	50
- Vanessa, Christine Garnier	50
- Mehdi, Sylvie Seguin	51

- Marie, Danielle Mercier	51
- Océane, Zina Illoul	52
Une image vaut 1 000 mots.....	53
- Rose, Christine Garnier	54
- Poussières d'étoiles, Danielle Mercier.....	55
- Le corbeau est si noir que la nuit devient claire, Sylvie Seguin	56
- COP 21, Fabienne Lassalle.....	57
- Steps in the snow, Zina Illoul.....	59
- La grande horloge, Zina Illoul	59
- Des rêves qui s'envolent, Maria Besson	60
A table !	61
- La paëlla, Maria Besson	62
- Un soir de Noël à Poitiers, Danielle Mercier	65
- La table de Solange, Christine Garnier.....	68
- Le dernier repas, Carole Tigoki	69
- Elise et Yves, Joan Monsonis	73
Exercices de style.....	76
- Variation sur une envolée, Sylvie Seguin	77
- Impatiences, Maria Besson	80
- Réveil-matin, Danielle Mercier.....	83
- Variation courroucée, Fabienne Lassalle	85

La lettre que j'aurais aimé écrire	87
- Lettre à Sigmund, Maria Besson.....	88
- Lettre au Bon Dieu, Danielle Mercier	90
- Lettre à Monsieur Victor, Christine Garnier.....	92
- A vous, Fabienne Lassalle.....	93
- Lettre à Nicolas, Karine Le Bihan	94
- Lettre à l'espérance, Joan Monsonis	101
- Lettre à Monsieur E., Carole Tigoki.....	102
Derrière l'actualité	104
- La Nuit d'avant le 13, Karine Le Bihan	105
- Il, Sylvie Seguin	108
- Une journée bleu-blanc-rouge, Danielle Mercier.....	110
- A corps et à cris, Karine Le Bihan.....	113
- Colère, Christine Garnier.....	115
- Effroi de novembre, Maria Besson	116
Plagiat poétique.....	119
- Alphabet, Christine Garnier.....	120
- Prière et idéal, Joan Monsonis	122
- Apologie du demi, Zina Illoul.....	124
- Le chat, Christine Garnier.....	125
- IL Y A, Maria Besson.....	126
- A l'origine, Karine Le Bihan	127

- Ici et là-bas, Fabienne Lassalle	131
L'ombre et la lumière	133
- Ninon la Blonde, Karine Le Bihan	134
- L'ami Georges, Maria Besson	142
- Revers de fortune, Zina Illoul	144
- Le petit homme du Président, Joan Monsonis.....	147
Un immeuble, des vies	149
- Lucien, 5 ^{ème} étage, porte B	150
- Laurence, rez-de-jardin, porte B.....	151
- Anna, 6 ^{ème} étage, porte B	153
- Lucien, 5 ^{ème} étage, porte B (suite)	155
- Milan, 6 ^{ème} étage, porte B	156
- Lorenzo, rez-de-chaussée, porte A	157
- Laurence, rez-de-jardin, porte B (suite).....	160
L'atelier d'écriture « À mots croisés », c'est aussi....	162
Bibliographie.....	164
Impressum.....	166

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Manifeste « À mots croisés »

A la manière des Ensadres

Nous bâtissons un livre en commun.

Eternels enfants, nous construisons des lego-mots.

Musiciens des mots, nous improvisons sans partition.

Nous cherchons le paradis des mots *trouvés*, savourés, digérés.

Nous fuyons l'ordre : les mots désordonnés nous échappent
parfois et, seuls, composent un poème.

A la manière de Prévert ou d'Apollinaire.

La muse s'amuse et nous courons comme des fous après elle.

Rarement en panne d'inspiration. La vie est une source
inépuisable.

Quand on commence, on ne sait pas bien où mène le chemin.

On lâche prise.

On laisse faire la plume. Elle est maligne. On a confiance...

Ou alors on connaît déjà la fin et on joue avec, on la retarde.

Le choc de la chute.

L'idée est là, à l'affût, cachée derrière la phrase, prête à sauter à
la gorge du lecteur.

On ne peut l'oublier. Invisible présence. Nécessaire présence.

Il plane au-dessus de nous avec ses ailes de géant.

Peut-être se reconnaîtra-t-il dans nos textes. Et guérira lui aussi.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas que nous franchissons -
ensemble

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

L'enfer du décor

« Nous sommes pour un monde absurde et le ré-enchantement du réel. Nous réveillons les mythes car nous savons que les mystères existent encore. Qui rira, paiera. »

Ainsi s'expriment dans leur manifeste les membres du collectif Ensaders, auteurs de l'exposition « L'enfer du décor » à la Maison des Arts de Bagneux, fin 2015. Yann Bagot, Kevin Lucbert et Nathanaël Mikles bâtiſſent des images en commun : sur la même feuille, ils dessinent simultanément et mélangeſſent leurs traits, en atelier ou lors de performances de dessin improvisées en public. Ils mettent en résonance leurs multiples sources : mythiques, classiques, psychédéliques, alchimiques, populaires...

Nous venons en paix. Les sales chimistes. La fin détend. Les titres de leurs œuvres nous ont donné envie de jouer et, collectivement, nous nous sommes amusés à poser quelques phrases sur leurs œuvres. Cette bande dessinée, aux couleurs vives et aux dessins parfois enfantins, révèlent un univers décalé et inquiétant, souvent miroir ou écho de l'actualité.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Tapage délivrant !!

Les habitants de ce quartier n'aiment pas les gens de couleur...

Noir dedans, blanc dehors !

Les babtous en banlieue.



Les voisins vigilants, Nous venons en paix, Ensadlers, 2014.

La couleur des sentiments.

« Mais qui demande asile ?! »

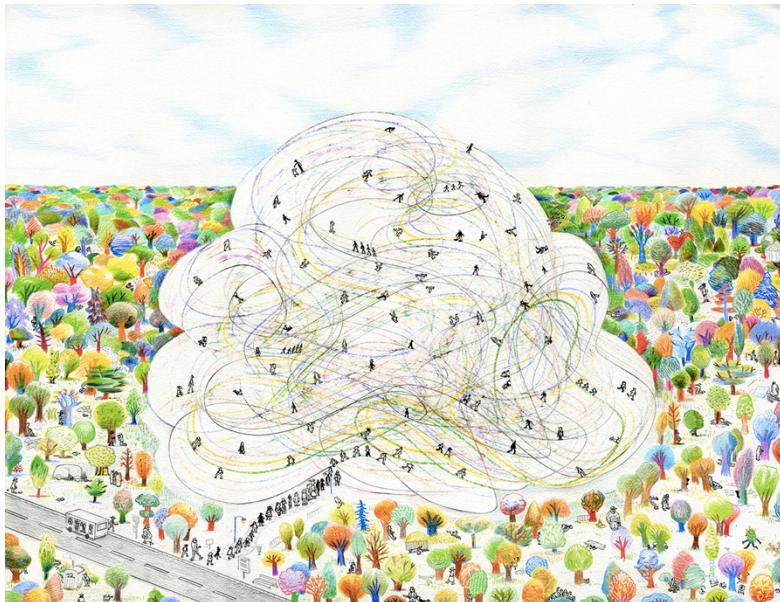
La nuit tous les chats sont gris...

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

« Quelles têtes en l'air ! »

J'ai rêvé d'un monde libre et sans entraves.

**« Faire l'amour dans une cage,
tu trouves pas ça artistique, Ginette ?? »**



La fondation Machin, Nous venons en paix, Ensadlers, 2014.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

La vache folle se rebiffe !

*Chamikase... ça recommence...
Mais où sont les vierges ?*

« Que fait la SPA ??!! »

Chauve qui peut !!



*Un chasseur sachant chasser, Nous venons en paix, Ensaders,
2014.*

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Et le blanc apporta à l'Afrique le développement qui lui manquait cruellement...



Nous venons en paix, Ensaders, 2014.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Déjeuner sur l'herbe : de l'art ou du cochon ?

Mode d'emploi du nettoyeur habilité :

Pour se débarrasser d'un corps, il faut :

- une dizaine de cochons que vous affamez au préalable
- attendre 16 minutes, longues... très longues minutes...

Et... ça y est !

La revanche du petit cochon. **Qui mange qui ?!**



Le déjeuner sur l'herbe, Les tombeaux, Ensaders, 2012.

Le déjeuner sur boue ?!

De l'art truisme.

Muslim forbidden !

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

« J'aurais peut-être dû prendre quelques leçons de conduite... »

« Hey man, have you seen my car ? »

« Papa, j'ai oublié ma tétine dans la voiture... »

« Trop bête... j'avais bien réussi mon créneau ! »



Le tombeau, Ensaders, 2012.

Rebut Volkswagen.

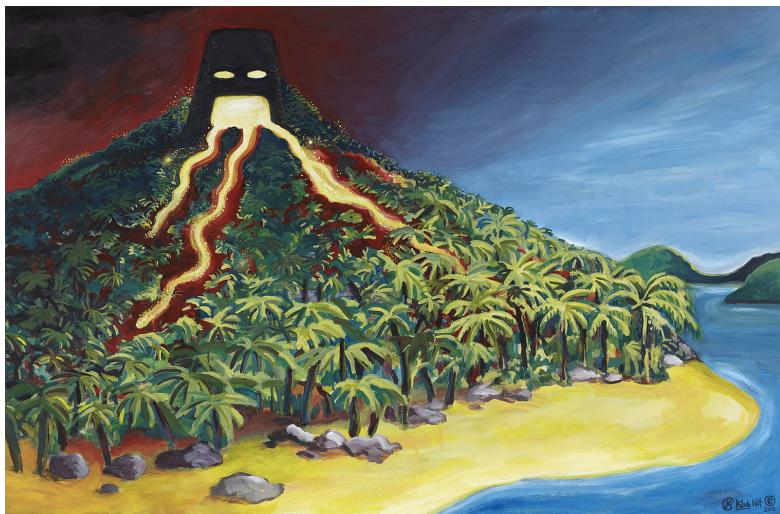
Inforoute : quelques ralentissements à prévoir sur la N20.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Sous le brasier, la plage.

« J'ai le cratère en feu, t'aurais-pas un verre d'eau ? »

Erupte ta colère !



Umagumma, Les tombeaux, Ensaders, 2012.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

La fin d'un rêve, l'enterrement d'une civilisation.

No future !

« Hey guy, have you seen that mess !! »



L'assaut, Les tombeaux, Ensaders, 2012.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Mangez-moi... mangez-moi...

« Non mais j'hallucine ! »

Cacophonie existentielle d'un monde fongique.

Attention aux effets secondaires : vol plané,
éléphants roses, champignons géants...



Go ask Alice, Les tombeaux, Ensadlers, 2012.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

« Tous ces cons, ils ont cru qu'il leur suffisait de plonger pour retrouver une nouvelle jeunesse ! »

**Nous sommes contre les délocalisations.
Sauf cas extrêmes.**

Tout va bien, nous contrôlons la situation.



Les sales chimistes, Ensadlers, 2013.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Aristo chat cherche la reine des neiges...

C'est la Gay Pride, sortez du placard !



L'armoire d'un salopard, Les sales chimistes, Ensaders, 2013.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

God bless gold.

« Restez chez vous ! Les fous rodent... »

American paradise.

Civilisation à abattre : il faut trouver Charlie !

Machines à saouls.

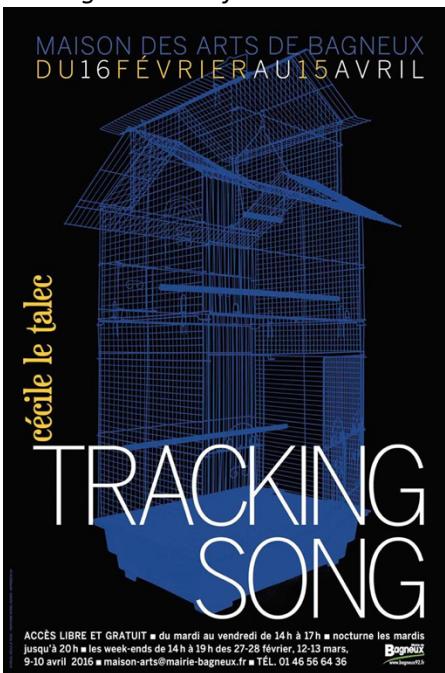


Bienvenue à Last Vegas, Ensadlers, 2011.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Tracking song... à la recherche du son

En 2016, la Maison des Arts de Bagneux a confié à Cécile Le Talec la conception d'une exposition sonore originale sur le thème des jardins. Intriguée par le peuplement récent des perruches dans les parcs de Bagneux, l'artiste s'est intéressée aux paroles d'oiseaux et aux langages sifflés. Pour son projet TRACKING SONG, elle a créé un ensemble des sculptures et objets sonores tels qu'une boîte à musique « serinette » ou des pavillons en céramique inspirés des gramophones du début du 20^{ème} siècle.



Après nous être immergés dans cette atmosphère, nous avons eu envie de partir à la recherche des sons, des sensations ou des émotions qu'ils peuvent déclencher... Prendre conscience des bruits qui nous entourent, raconter un lieu ou un souvenir, non par les images cette fois, mais par les sonorités qui lui sont associées.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

La lecture d'extraits de la pièce de théâtre « Le journal de ma nouvelle oreille », montée par Zabou Breitmann, nous a accompagnés dans cette nouvelle démarche d'écriture. Isabelle Fruchart, auteur et interprète, y raconte sa propre histoire : devenue sourde à l'adolescence, le diagnostic sera très tardif. Après « s'être épuisée à faire tant d'efforts pour comprendre les autres », elle décidera à 37 ans d'être appareillée.

Le journal raconte sa renaissance au monde sonore, du plaisir de réentendre les bruits du quotidien (jolie scène autour de la vaisselle) à la difficulté, parfois, de quitter un monde d'approximation qui faisait de son monde, un monde à part...



De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

La Bellière, Fabienne Lassalle

Je pousse la lourde porte qui laisse échapper un grincement. Etais-ce une récrimination ou la partition de cet ensemble de bois, laiton et verre qui, jour et nuit, ouvre le passage aux clients désireux de pénétrer l'univers du café La Bellière ? Je n'ai même pas le temps de trouver une réponse qu'une multitude de sons nouveaux m'assaille.

Je viens de quitter l'ambiance électrique de la rue faite de pas nerveux qui claquent sur le pavé, de klaxons agacés auxquels s'accrochent des automobilistes excédés, de poussettes aux roulettes mal huilées.

Me voici plongée dans l'animation du service de dix-neuf heures trente d'un des plus vieux cafés de la rue Daguerre. J'aperçois les cuisines où s'entrechoquent les assiettes et les casseroles malmenées par des serveurs pressés de répondre aux injonctions du chef et aux soupirs désespérés de clients affamés.

La pendule suspendue au-dessus du comptoir a déjà livré depuis dix bonnes minutes les sept coups qui annoncent le début du Happy Hour. Comme par magie, la salle s'est remplie de nouveaux convives au verbe haut, heureux de se retrouver après le travail pour déverser un torrent d'histoires dans des oreilles parfois attentives, souvent complaisantes.

Personne ne remarque celui qui, au centre de la salle, met un soin tout particulier à rester discret. Chacun de ses gestes est accompli délicatement, comme s'il craignait de déranger voire d'importuner ses voisins par ses agissements. C'est avec une extrême lenteur qu'il a fait glisser le zip de sa housse pour en

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

sortir religieusement un violon. Il caresse maintenant l'instrument. S'il n'y avait pas tout le vacarme ambiant, il serait possible d'entendre le son si caractéristique du doigt qui glisse sur le bois vernis. Un instant, je suis agacée par tout ce bruit qui m'a privée de cette petite musique annonciatrice d'un concert.

Mon regard croise enfin celui de l'artiste. Là où je suis placée, il m'est impossible de lui parler mais ce regard en dit plus long que bien des mots. J'entends ses craintes, je devins les pulsations de son cœur qui deviennent plus rapides.



DomiMo, 2016

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

La Valeuse d'Octeville, Danielle Mercier

La mer, en Haute-Normandie, se mérite.

Tout d'abord, vous la découvrez scintillante, à l'aplomb de la falaise blanche. Mais son fracas se fait attendre.

Il faut alors descendre de la voiture, dont le moteur cliquette : les soupapes sont au repos, enfin, après une route vrombissante.

Le vent heurte le visage, hésitant entre brise et bourrasque, chuintant puis s'apaisant.

Les pierres du chemin qui mène à la Valeuse roulent sous mes pieds, s'entrechoquent. Un faux pas fait crisser la terre sablonneuse.

Oui, la mer se mérite en Haute-Normandie.

Je poursuis ma marche volontaire vers les vagues bruyantes que j'entends au loin. Des genêts en fleur s'échappent des passereaux, tandis que dans le ciel bleu azur les mouettes crient. De bonheur ou de colère ? Nul ne le sait !

Sur la lande des falaises, les lapins se dorent au soleil et détalent dans un grand pfuit lorsque mes pas trahissent ma présence, ou plutôt l'entrechoquement des pierres sur le sentier.

Je pense à ce proverbe tout à coup : « Pierre qui roule... ».

Avant de sentir le parfum de l'iode, j'entends le roulement des galets. Les vagues grondent tout près.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Un dernier effort et la voici, cette mer puissante, sifflante, avec ses rouleaux qui se fracassent sur les roches blanches. C'est un véritable concert, plutôt cacophonique, entre le piallement des mouettes et des goélands, le tonnerre des galets ruisselant dans leur perpétuel déferlement.

Après un dernier effort sur les galets qui s'entrechoquent, je gagne mon rocher familier, éclaboussé par les vagues maintenant apaisées dans un clapotis.

Enfin seule devant l'immensité bruissante de cette eau qui n'en finit pas de cacher ses mystères.

Oui, la mer en Haute-Normandie se mérite !

Musique de chambre, Sylvie Seguin

Pffff... soupir... apnée... silence ? Non... hem ffu... respiration.

Pfff... soupir.

Mouvement... froissement... fff... soupir... apnée.

Glou glou glop gargouillis... C'est moi ? Non ? Oui ? Non.

Pfff... soupir... apnée... silence.

Ziiinnng stong, ascenseur. Tap tap tap, talons... Cling, clés...
Griin, grincement... Vlan, porte.

Pff... soupir.... apnée... respiration..... rrrrrr, ronflements...
flefléfle, chuintements... fff... soupir ! Fiiiii, sifflement... apnée....
Rrrr rrrr, ronflements... PFFFFF... soupirs !

Mouvements, frottement, froissement... pause... apnée....
silence ! Pfff soupir respiration...

Ziiinnng stong... tap tap tap... cling... vlan !

Apnée.... silence... respiration... apnée... cui cui cui, gazouillis, pui
pui pui piaillements...

PFFFF soupir !

Mais comment fait-il pour dormir avec tout ce bruit !!!

Toutes mes musiques du monde, Joan Monsonis

Que serait un matin sans musique ? Lorsque mon esprit est encore enfermé dans des images de rêve et que je bouscule mes méninges avec de la musique pop, il me faut du rythme, des mélodies qui soulèvent la poitrine et qui dissipent, en étroite collaboration avec le café, les brumes matinales...

Mais au-delà de mon petit monde, j'aimerais tant me retrouver au milieu d'un carnaval brésilien, où les tambours tonnent comme le cœur d'une guerre, créent une communion et plongent ses participants dans une transe générale.

Je peux aussi me transporter dans un bar nocturne. Là, au milieu des fumées et des vapeurs d'alcool, une chanteuse de blues pourrait m'effleurer de sa voix de satin, aussi envoûtante et voluptueuse que de la soie sur ma peau.

Je n'oublie pas la musique classique, où même en l'absence de chant, les instruments semblent nous raconter une histoire. Le piano, exprimant parfois la détresse la plus oppressante, peut se transformer en un vol d'oiseau, débordant de gaieté et de légèreté. Un violon peut se retrouver seul et se plaindre de sa mélancolie. Et lorsqu'ils se retrouvent ensemble dans un orchestre, j'ai pu les entendre me décrire une tempête en pleine mer ou même une charge de cavalerie.

Qu'aurait été ma vie sans musique ? Sans berceuse pour mes premiers jours, sans les envolées naïves et héroïques des films pour enfants. Aurais-je autant sublimé mes premiers amours, sans les balades ou les slows, à la fois tristes et pleins d'espoirs ? Les grands films seraient-ils aussi cultes sans leur bande son ?

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Décidément, j'ai besoin de musique comme le potier a besoin de son argile. Lorsque mes émotions sont trop grandes pour moi et débordent, je branche mon casque, et je cherche LA musique qui viendra jeter un peu d'eau fraîche dans le chaos d'un silence assourdissant.

Mes bruits, Karine Le Bihan

Inspiré par « Il y a » de Guillaume Apollinaire.

Il y a le grondement de l'orage et la pluie continue qui me font rêver à un ailleurs jaune et bleu.

Il y a l'explosion de rire de ma petite fille chatouillée qui dit encore *Non, surtout ne t'arrête pas maman.*

Il y a le gargouillis de mon ventre chaque jour à midi vingt que je fais semblant de ne pas entendre.

Il y a le froufrou de ma robe en organza que j'ai portée en cet unique sept août pour lui dire oui.

Il y a l'*Ave Maria* chanté par Enza dont l'écho cogne encore vingt ans après aux murs de la petite église.

Il y a le jappement du caniche gris au manteau rouge qui m'horripile sur les genoux de la dame chez le coiffeur.

Il y a les premières notes de la *Lettre à Elise* qui me donnent les larmes aux yeux dès que je les entends.

Il y a les hurlements chez Frilou les soirs de match qui me font penser à la communion d'un peuple.

Il y a le vacarme des engins de chantier sous la fenêtre de mon appartement que j'ai choisi pour son calme.

Il y a le crissement des pneus de la voiture qui freine devant l'adolescent nonchalant, casque aux oreilles.

Il y a le mugissement des vagues qui cognent, écorchent, lacèrent les rochers au cœur de Biarritz.

Il y a le roulement de la perle qui tombe sur les lattes du plancher du grenier où je me déguisais petite.

Il y a le tohu-bohu du public qui m'applaudit quand le noir tombe sur la scène m'offrant là ce qu'il y a de meilleur.

Il y a le pétillement des bulles de champagne qu'on verse dans les coupes alors que, cruel, le temps passe.

Il y a les hurlements de ma grande fille qui assiste impuissante au ravage des flammes.

Il y a les gémissements de plaisir dans le train couchettes qui file pour Venise une nuit de mars.

Il y a l'accent marseillais de Max qui m'a berçée sur son voilier dans les eaux cristallines de la Corse.

Il y a le miaulement du chat blanc angora dont je prendrais bien la peau pour m'en faire un pull.

Il y a la voix inimitable d'Annie Girardot qui raconte un matin à la radio sa vie de femme passionnée par les hommes.

Il y a le tapage des jeunes du quartier qui fêtent le 14 juillet sans rien savoir de la prise de la Bastille.

Il y a le murmure de son *Je t'aime* au creux de mon oreille sur le sable blanc immaculé des îles Lavezzi.

Il y a les phrases assassines qui marquent mon enfance *Tu es si bête, ma pauvre fille, heureusement que tu n'es pas laide en plus et cætera et cætera et cætera.*

Il y a le premier cri de mon premier, mon garçon, mon petit, mon tout petit qui résonne en moi pour toujours.

Il y a le bruit qui court que les profs sont bien assez payés pour ce qu'ils font, sont toujours en congé maladie, en grève, en vacances, font mal leur boulot d'éducateurs de parents.

Il y a le rugissement de la sirène, le premier mercredi du mois, qui me fait penser à un couvre-feu.

Il y a les gémissements de douleur des malades à l'étage pneumologie de l'hôpital Saint-Joseph.

Il y a les cris de peur de ma voisine de chambre de quatre-vingt-quatorze ans qui faisait des cauchemars.

Il y a mon « Non ! » choqué, quand un matin j'ai réalisé que ses yeux ne s'ouvriraient plus.

Il y a la voix réconfortante de ma meilleure amie : *Je suis là pour toi ne l'oublie pas je suis là pour toi ne l'oublie pas je suis là pour toi ne l'oublie pas.*

Il y a le tintement des cloches de l'église sous la lumière écrasante qui accompagne mon grand-père endormi jusqu'à la sombre demeure.

Il y a le bruit de la vaisselle qui se casse, des cadres photos qui se brisent, de l'ordinateur portable qui vole dans le jardin.

Il y a le timbre de la sonnette qui annonce les policiers venus se distraire au spectacle d'une scène de ménage entre deux arrestations.

Il y a le jaillissement des pleurs des enfants qui ne comprennent pas comment c'est possible une chose pareille.

Il y a moi qui parle, crie, m'époumone jusqu'à ce que le souffle me manque.

Il y a son silence.

Il y a le bruit divin d'une page qui se tourne et la nouvelle, vierge, belle, qui attend d'être écrite.

Il y a le souffle de ma respiration que j'écoute, assise en tailleur sur le tapis du salon, brume violette au plafond.

Il y a le battement de mon cœur qui reprend tout doucement.

Il y a ma petite voix intérieure qui me susurre *Ne te retourne pas ma douce, surtout ne te retourne pas, laisse-toi guider par la lumière qui brille tout au loin.*

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Ça jacasse au Brazza ! Maria Besson

Dix-huit heures, la circulation devient plus dense, les voitures s'arrêtent et démarrent au feu rouge en ronronnant de concert.

A la terrasse du Brazza, les places libres se font rares. Dans le brouhaha, les clients s'interpellent et le chuchotement des conversations augmente progressivement. A chaque arrivée, des bruits de talons, des bruissements de manteaux et d'imperméables qui se glissent entre les tables, des grincements de chaises sur le carrelage. Les commandes résonnent jusqu'au comptoir : « *Deux panachés, deux !* ». Le serveur accompagne son service d'une voix joyeuse : « *Et voici deux demis, un jus d'orange et un Martini pour ces messieurs-dames* ». Jean-Claude pose le plateau sur la table dans un tintement de verres. Les quatre amis s'emparent de leurs boissons et trinquent dans un éclatant « chin-chin ».

Un fond sonore très jazzy se répand discrètement dans l'air et comme par un effet de stéréo, les murmures montent d'un cran, deviennent rumeur dissonante et se mettent à rivaliser avec les notes d'un piano et d'une contrebasse.

Devant deux thés au lait, deux dames d'un certain âge, très occupées par leur échange, se rapprochent pour mieux s'entendre, sans se laisser distraire par leur pépiement de copines.

- Alors, tu les as entendues ces perruches qui viennent d'ailleurs ?
- Penses-tu, c'est bien trop bruyant chez moi, toutes les fenêtres donnent sur la rue. Les voitures et maintenant les travaux...

T'imagine ! Mais je regrette vraiment, il paraît que leurs gazouillis ont un effet bénéfique sur les tensions nerveuses.

- Tu ne penses pas si bien dire, j'ai une voisine qui m'a assuré entendre leur chant tous les matins... et pourtant elle est sourde comme un pot.

- Incroyable ! Ces oiseaux ne sont pas là par hasard. A mon avis, ils sont porteurs d'un message.

- Tu as sûrement raison, le problème c'est qu'ils sont trop exotiques.

- Pourquoi trop érotiques ?

- Mais non, j'ai dit exotiques !

- Ha, on n'entend rien ici. Les gens parlent vraiment trop fort. Et alors, pourquoi c'est un problème que ces oiseaux soient exotiques ?

- Héroïques, érotiques, exotiques... Dis-toi bien, ma petite perruche, qu'on ne pourra jamais les comprendre... ON NE PARLE PAS LE MEME LANGAGE !

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Mécanique du corps, Zina Illoul

Enregistrement n°18

Nom de la patiente : Jeanne Leclerc, 56 ans

Profession : dentiste

Souffrance : maux de tête fréquents, vertiges et difficultés respiratoires aiguës

Je rencontre la patiente à son domicile. Je sonne à sa porte. *Cric crac poum poum poum cric crac.* Elle ouvre, fébrile et déprimée. Vêtue d'une robe de chambre rose pâle, elle me fait entrer dans le vestibule, me salue et me débarrasse péniblement. Nous asseyons dans son salon où rien n'est rangé. *Cric crac poum poum poum cric crac.* Elle me propose quelque chose à boire. Sur l'instant, je décline, car je préfère prendre un thé après la séance. Elle acquiesce. Je sors ma table pliante, lui demande de s'allonger puis de fermer les yeux. Nous avons un petit échange, mais elle est trop faible pour discuter. *Cric crac poum poum poum cric crac.* Je l'installe. Je lui demande d'inspirer profondément, de retenir son souffle, puis d'expirer le plus lentement possible. Elle répète son geste... Je fais circuler mes mains au-dessus de son corps, sans la toucher, en insistant sur sa tête. Son petit corps transpire le mal de vivre installé depuis si longtemps déjà. Il me souffle sa pénibilité à respirer. *Cric crac poum poum poum cric crac.*

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Enregistrement n°23

Nom de la patiente : Géraldine Dupin, 33 ans

Profession : éducatrice spécialisée

Souffrance : boulimie avec vomissements

Géraldine est ma patiente depuis une dizaine d'années. Elle est boulimique et se fait vomir. Elle frappe son corps à coup de gâteaux, pâté, fromage, chocolat. Quand elle a atteint l'orgasme, elle se jette à quatre pattes, tête renversée dans la cuvette des toilettes et rend la masse nutritionnelle ingurgitée jusqu'à l'étouffement. Le rejet passé, elle s'affale sur son lit. A notre rencontre, son corps ne supportant plus ces maltraitances. Il a longuement hurlé sa détresse, tels les freins d'un train qui déraille... *STRIII STRIII...*

Enregistrement n°20

Nom du patient : Thomas Leleu, 8 ans

Souffrance : enfant mutique

Tommy est un enfant chéri par sa mère. Elle le surprotège et le garde auprès d'elle pour le moindre petit rhume. Son père, au contraire, est distant et parfois irascible. Il ne supporte pas les pleurs, les cris et les jeux bruyants des enfants. Il traite souvent son fils de fillette, de mauviette et de poule mouillée. Tommy a de grands yeux verts. J'y ai lu la peur, l'angoisse et le rejet. Tel un métronome, ses larmes - une croche deux croches blan-ches - coulent au rythme des battements de son cœur. Doum doumdoum doum douummm douum doum...

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Rendez-vous, Christine Garnier

Il est vingt heures. Jeanne déplie ses lunettes soigneusement rangées dans leur boîtier qui se referme dans un *clic* rassurant. Elle se recoiffe d'une main légère ; ses cheveux fraîchement lavés bruissent sous ses doigts malhabiles. Elle attrape son poudrier, se retourne brutalement, surprise par le *dring* du téléphone. Elle lâche le poudrier – *paf* contre la paroi du lavabo - et son contenu se brise en menus morceaux.

Au rez-de-chaussée, la sonnerie résonne toujours avec insistance ; chaussée de ses plus beaux escarpins, Jeanne descend l'escalier dans un *clap clap* rythmé par la cadence de ses pas. Dans un soupir, elle saisit le combiné ; à l'autre bout, trop tard, seul le silence lui répond.

Dans la rue, un moteur s'arrête, une porte claque, des pas lourds, puis *toc toc toc...*

Jeanne ouvre.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

La langue des oiseaux

La langue des oiseaux consiste à donner un autre sens aux mots ou aux phrases, par le jeu des sonorités, les jeux de mots (verlan, anagrammes...) ou le recours à la symbolique des lettres. Luc Bugé, auteur d'un « Petit dictionnaire en langue des oiseaux », explique que chaque lettre est à la fois un son et une image. Les voyelles portent plutôt la sonorité, alors que les consonnes, imprononçables sans l'aide des précédentes, existent d'abord par leur graphe. Analyser un mot dans le langage des oiseaux, c'est se donner la possibilité de le « lire » autrement, de l'écouter et de le regarder. Ainsi, Maria peut devenir « mari a » ou « marre y a », et Armelle se lire « arme elle » ou « marelle ».

Les plus anciens écrits théorisant la langue des oiseaux, signés Grasset d'Orcet et Fulcanelli, remontent à la seconde moitié du XIX^e siècle. Ils lui attribuent des origines immémoriales : la langue des oiseaux aurait été une langue d'initiés, un système de codage occulte lié à l'alchimie et à la poésie hermétique (de Hermès, dieu patron des phénomènes cachés). Au XX^e siècle, elle a acquis une dimension psychologique, avec les travaux de Carl Jung ou de Jacques Lacan, qui peuvent faire apparaître le langage comme une « fenêtre sur l'inconscient ». Ainsi, la maladie peut s'entendre « mal a dit » ou le genou être assimilé à « je nous ».

Aborder la langue des oiseaux dans un atelier d'écriture, ce n'est pas s'aventurer sur le terrain de l'ésotérisme ou de la psychanalyse. C'est juste ouvrir un peu plus grand les yeux et les oreilles pour s'emparer des mots autrement, créer un nouveau dictionnaire et prendre du plaisir à jouer avec les mots !

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Léon, Joan Monsonis

Il est vexé comme un Napoléon à qui on aurait enlevé sa nappe.

Il est narcissique au point de voir « NOËL » dans son miroir.

Roi de la jungle, empereur conquérant, il voudrait éclairer son peuple comme un néon. Mais son nom commence par un « L », une partie féminine qu'il voudrait cacher.

Il est le fils de deux pronoms, « les » et « on », qui ont mis au monde un enfant à la fois pluriel et lunatique, aux rêves indéfinis.

Jaloux et fier, il a collé un « N » sur le visage de Léo Di Caprio. Il a aussi écrit un livre où il se prend pour un Africain et a même supplié Luc Besson de mettre son nom à l'affiche de l'un de ses films.

Maria, Maria Besson

Maria évoque à la fois l'amour que porte toute mère à son enfant, mais bien que Marie soit d'abord vierge, son nom abrite aussi la fougue de l'amoureuse et de l'amante, avant d'être maman. Maria cherche l'homme juste et idéal, jusqu'à ce que l'on dise d'elle qu'elle se maria.

Son nom suggère aussi la mer qui danse au fond des golfs obscurs ou clairs. Elle sait rire de bon cœur, parfois même Maria se marre, mais quand rien ne va plus, elle devient marrie et peut en avoir marre, lorsque marre il y a.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Armelle, Christine Garnier

Armelle est une guerrière
Elle porte son arme en elle.

Elle est souveraine
Même lorsqu'elle rame
Elle la tient sous son aile.

Et parfois pour échapper à son destin
Elle se sent d'humeur joueuse et dessine une marelle
Qu'elle baptise d'une larme, elle.

Vanessa, Christine Garnier

Va... nessa ! est très déterminée. Elle suit les objectifs qu'elle s'est fixés, ne lâche rien jusqu'à y arriver.

Mais elle se sent parfois redévable de cette injonction :
« Va ! », entend-elle, comme si elle devait repartir à chaque fois.

Pourtant, elle ne change pas, car tout ce qui est en elle est déterminé par sa naissance, « naît ça »...

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Mehdi, Sylvie Seguin

Mehdi est un passionné ! Quand il aime, il le dit (*M-aime et dit*). Mais attention, il a aussi un côté obscur, car il peut tout autant vilipender (*médire*). Pour lui, c'est tout à l'identique (*idem*), l'important est de s'exprimer (*mais dis !*).

Orateur doué, il est aussi amateur de technique, l'image HDMI et les moteurs turbo HDI n'ont pas de secrets pour lui.

On laura compris, que ce soit par le son ou l'image, Mehdi aime à véhiculer un message...

Marie, Danielle Mercier

Marie, quel drôle de personne tu fais ! Si on mélange les lettres de ton nom, cela donne AIMER, le plus beau mot de la langue française.

Si on enlève le i, cela donne ARME. Et là, on est loin de l'amour !
Tu es un vrai mélange...

« M », la première lettre de ton prénom est un aveu à elle seule.
Mais AIME qui ? L'art, le riz ?
Tu brouilles les pistes, avec ton « R/AIR » au milieu.
D'ailleurs, ne t'envoles-tu pas chaque 15 août, avec tous tes mystères (« MYST'AIR ») ?

Océane, Zina Illoul

OCEANE : jeune femme issue d'une légende des eaux qui a inspiré bon nombre de poètes. En voici un des plus célèbres.

O

C

E

A

N

E

Ô Anne,

J'hisse les voiles pour toi

J'affronte les eaux affectées

Laisse ton canoë chavirer à moi

Chérie, je vogue troublé

L'an coule à vive allure

Sèche l'amour

Joignons-nous Anne.

Auteur anonyme

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Une image vaut 1 000 mots

Le premier atelier d'écriture de l'année est un moment particulier. Les écrivants se retrouvent, avec l'envie d'écrire bien sûr mais aussi de se raconter les moments précieux vécus pendant l'été et la difficulté, parfois, de retrouver un quotidien parfois « tristounet ». La concentration peut être délicate pour ce premier atelier : retrouver ses réflexes d'écriture, se constituer une « bulle » tout en bénéficiant de l'énergie qui circule entre les participants. Et puis, il faut permettre aux nouveaux de démarrer sans crainte, d'oser se lancer alors que d'autres sont un peu plus aguerris. Poser un premier mot sur la feuille, un deuxième, un troisième, un quatrième... sans se censurer, en se laissant porter par son imaginaire.

Parce que les images sont de formidables vecteurs d'imagination, j'ai choisi, pour première séance de la saison 2015-2016, de faire écrire les participants à partir des images poétiques et féériques du jeu Dixit. C'est ainsi qu'ont vu le jour la transparente Rose, le vieux troll barbu Arkus ou encore les invisibles aux pas feutrés...



De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Rose, Christine Garnier

Rose s'enveloppe de lumière et sort dans la nuit ; elle est si petite et tellement transparente. Un jour, elle sera célèbre ; c'est merveilleux d'être célèbre et d'exister pour les gens que l'on ne connaît pas. Elle rêve d'être Madame Diva, « la chanteuse ». Elle habitera dans une immense maison violette où elle recevra plein de monde. Chaque matin, une très grosse voiture rose, conduite par un grand monsieur aux cheveux bleus et aux lunettes roses, l'attendra. Il lui ouvrira la porte et la conduira, telle une princesse, dans des salles gigantesques où une foule immense viendra l'écouter, l'applaudir et lui jeter des brassées de roses.



DomiMo, 2016

Rose s'évade, Rose s'émerveille, Rose lance son cœur dans le jardin voisin. Les gouttes de lumière se volatilisent dans la nuit profonde, Rose s'est évanouie, Rose n'est plus.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Poussières d'étoiles, Danielle Mercier

Dans un ciel de velours bleu nuit, des galaxies dorées tournoyaient autour de la lune... dans un ballet un peu désordonné, mais sans jamais se heurter. Quelle étrange chorégraphie !

Arkus, le vieux troll barbu, véritable chef d'orchestre, sans baguette mais avec son index gauche dressé, donnait la cadence, tout en dansant sur la lune bleutée. Son manteau parsemé d'étoiles d'or s'ouvrait à chacun de ses pas. Il dansait la grande danse des planètes, un ballet qui l'emmènerait jusqu'au petit matin blême, là où les étoiles et les planètes dorées s'éteignent, et où les vieux trolls s'endorment, au pays qui n'existe pas.



DomiMo, 2016

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Le corbeau est si noir que la nuit devient claire, Sylvie Seguin

Au cœur de la vallée, les habitants appréhendent la fin de la journée. Une fois encore, la nuit va tomber, les plongeant dans une obscurité totale. Chacun derrière sa fenêtre, les yeux levés vers le ciel, épie, guette, cherche...

Noir, ils ne voient que du noir. Chaque nuit la même obscurité. Ils ne se rappellent plus la dernière fois qu'ils ont vu une étoile. Ils ne se rappellent plus la dernière fois qu'ils ont vu la lune. Ils ne se rappellent plus ni comment, ni pourquoi toutes les lumières célestes ont disparu de la nuit. Que s'est-il passé ?

Un matin, dans le champ près du bois, l'un d'entre eux aperçoit un corbeau. Ils croyaient pourtant les avoir tous éliminés, ces oiseaux de malheur. Toute la journée, ils vont le pister, le traquer, le pourchasser. En vain.

Arrive la nuit. De nouveau, derrière les fenêtres, les yeux se lèvent vers le ciel, chacun épie, guette, cherche...

Vers le ciel où vole un corbeau. Le corbeau est si noir que la nuit en est claire.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

COP 21, Fabienne Lassalle

Le petit garçon ne pouvait détourner son regard. Il fixait pétrifié le spectacle qui s'offrait à lui. Seul, désespérément seul, il n'avait personne avec qui partager sa peur et son impuissance. Même l'ours bleu qu'il serrait fort contre sa poitrine ne répondait plus à ses sollicitations et restait désespérément inerte.

Oscar, son vieil ami Oscar qui l'avait rejoint dès le berceau, avec qui il avait partagé ses plus grandes joies et consolé plus d'un chagrin, n'avait pas supporté le spectacle de la Terre défigurée. C'en était trop pour son âme de jouet. Il avait préféré renoncer à cette vie de confident, de complice d'un petit Homme qui un jour serait un adulte comme les autres, pour redevenir une peluche sans vie. L'enfant abandonna l'ours sur une pierre et avec lui l'insouciance de l'enfance. Et maintenant, la réalité de la vie s'affichait en lettres macabres.

La machine était détraquée : les usines à nuages produisaient désormais des volutes noires et acides.

Quand on a huit ans, on n'est pas assez grand, pas assez fort pour stopper la folie des hommes. Alors que la terrible machine avait entamé sa sinistre besogne, l'enfant n'avait plus d'autre choix que d'attendre la fin du monde.

L'air devenait irrespirable. Le petit bonhomme avait les yeux qui le piquaient et de grosses larmes se mirent à couler le long de ses joues creuses.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Soudain, l'enfant entendit le chant d'un l'oiseau et vit un minuscule colibri se poser sur le rebord d'une des cheminées. De son chant fluet, l'oiseau emplit l'espace et commanda aux usines de se taire. Comme par magie, les cheminées s'éteignirent une à une et les vilains nuages disparurent peu à peu pour laisser la place à un joli ciel bleu azur.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Steps in the snow, Zina Illoul

Quand la neige emmitoufle nos terres

Que le ciel revêtit sa longue cape

Que le silence se répand dans la forêt

Jaillissent alors de nulle part les Invisibles aux pas feutrés...

La grande horloge, Zina Illoul

Cric et Crac

Clapote

A l'aube

La montre de l'horloger.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Des rêves qui s'envolent, Maria Besson

A l'heure des berceuses, il se prenait pour Picasso et son regard fermait les yeux de sa fille.

Les rêves parfois s'envolent pour croiser le chant des poissons.

« Si on en compte aujourd'hui plus de deux mille, la révélation de la toute première exo-planète fut un véritable choc pour toute la communauté scientifique... ». Comme chaque après-midi, sa mère prépare le goûter dans la cuisine. Elle le regarde avec tendresse tout en écoutant la radio ; c'est l'heure de son émission préférée, une émission scientifique. Des voix racontent la découverte de planètes d'une manière très savante. « Il y a vingt ans la découverte d'une planète en dehors du système solaire, deux fois plus grande que Jupiter, a ouvert des perspectives jusque-là inimaginables. Les lois de l'astronomie en ont été profondément bouleversées et... blablabla... blablabla... ». Les voix de la radio se perdent dans sa tête et croisent des souvenirs et des histoires de Petit Prince. Mais oui, bien sûr, des garçons comme lui sont déjà allés sur des planètes. Ils ont dépassé le ciel et rencontré des étoiles. Tout ce que lui a raconté sa maman est vrai. Il la regarde à son tour, il est fier d'elle. Elle connaît des choses aussi importantes que les émissions de radio et, en plus, elle sait faire la tarte aux pommes ! Dorénavant, il l'écouterá davantage, même lorsqu'elle lui demandera de terminer son assiette, même lorsqu'elle l'enverra se coucher en lui disant : « Mon chéri, c'est l'heure d'aller au lit pour faire des rêves qui s'envolent ».

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

A table !

Rythmant notre quotidien, les repas sont des moments importants dans les relations sociales, qu'elles soient familiales ou amicales. Les rituels y sont marqués : untel goûte le vin, tel autre prépare le café, tel autre encore disparaît systématiquement au moment de débarrasser la table... Les repas mobilisent aussi le plaisir des sens, activé différemment lors d'un dîner gastronomique aux saveurs nouvelles ou du traditionnel « poulet-pommes sautées-haricots verts » du dimanche. Le dialogue, enfin, y prend place, avec économie pour le couple qui n'a plus grand-chose à se dire ou avec une débauche de paroles pour le déjeuner entre copines d'enfance.

Les cinéastes ont bien compris l'intérêt narratif de ces moments particuliers et les scènes de repas se retrouvent au cœur de nombreux films : La grande bouffe de Marco Ferreri, Le festin de Babette de Gabriel Axel, Un air de famille de Cédric Klapisch, La graine et le mulet d'Abdellatif Kechiche...

Nombreux sont les écrivains qui se sont également emparés du sujet, comme le néerlandais Herman Koch, auteur du livre Le dîner paru en France en 2011. Inspiré d'un fait réel – l'assassinat d'une femme sans-abri à Barcelone, le dîner s'apparente à une satire sociale qui interroge la morale de parents face à la révélation du crime de leurs enfants. Le livre est divisé en cinq sections : « Apéritif », « Entrée », « Plat », « Dessert » et « Digestif », suivies d'un épilogue intitulé « Pourboire ». La dégustation de ces plats nous a servi de source d'inspiration pour raconter à notre tour une paëlla valencienne, un dîner de Noël, un dernier repas...

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

La paëlla, Maria Besson

Certaines régions portent en elles la saveur du plat du dimanche. C'est le cas à Valencia, terre de rizières et donc de la paëlla car, ne vous y trompez pas : avant d'être Espagnole, la paëlla est valencienne !

Comme chaque dimanche, la dégustation a lieu au chalet de José-Luis et Helena. A midi, tous les ingrédients sont prêts. Les légumes - poivrons, tomates, haricots verts... - les morceaux de volaille coupés en morceaux et les boulettes de viande, les pignons, le persil, la cannelle, l'eau, le safran et le riz bien sûr. La spécialité de José-Luis n'inclut ni poissons, ni crustacés. Il s'agit de la vraie paëlla paysanne, aime-t-il rappeler, celle que l'on a toujours cuisinée dans la famille.

Dans le grand plat, pour douze voire pour quinze personnes, l'huile d'olive commence à chauffer. C'est le « top départ » de la cérémonie, la préparation va durer deux heures. La quantité d'huile, l'ordre de cuisson, la qualité de l'eau, le fondant du grain de riz... tout compte pour le cuisinier, car tout comptera pour les convives aux palais aussi affutés que le sien. Les aliments grésillent, les odeurs se succèdent, les couleurs se mélangent : la préparation de la paëlla ressemble à un feu d'artifice qui prépare les papilles à l'apothéose de la dégustation !

Après l'apéritif de rigueur, on reste à l'ombre, sur la grande terrasse où la table dressée ne comporte aucune assiette. Chez José-Luis, on mange dans le même plat, mais attention, pas n'importe comment. Il existe une manière bien particulière de partager la paëlla dans le plat collectif, en respectant son voisin

de droite et celui de gauche. Chacun creuse son rayon de riz, en prenant soin de conserver les bordures, sorte de petites murailles jaunes, de frontières personnelles. Aujourd’hui, autour du plat énorme, fumant, odorant, nous sommes onze amateurs, du grand-père, grand connaisseur, aux deux ados à l’appétit vivace.

- Elle a l’air réussie, dis-donc José-Luis.
- Comme d’habitude, vous savez bien que je fais les meilleures paellas de toute la famille !
- Hum, le riz est juste à point, ni trop cuit, ni mi cru comme à Barcelone.
- Tu as raison, les Catalans n’ont jamais su faire une vraie paëlla.
- C’est comme les Madrilènes, alors eux, n’importe quoi, ils rajoutent du chorizo, non mais, quel sacrilège !
- Oh, les boulettes, madre mia, quel régal. C’est toujours toi qui les fais, Hélène ?
- Toujours la même recette, mon secret c’est la pointe d’épices, je trouve que ça donne un petit côté oriental.
- Dis voir, la prochaine fois, il faudra rajouter des fèves, j’ai failli en acheter au marché hier.
- Non ce qui manque ce sont les haricots blancs, ça donne un petit côté moelleux en plus, à côté du riz, tu es d’accord ?
- Oui, des haricots écossés, voire des petits pois.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

- Non, mais attendez, vous êtes en train de dire qu'elle n'est pas complète ma paëlla ou quoi ?
- Ah, mais pas du tout ! Moi je salue l'authenticité, le goût de la plénitude, tu es un artiste, et puis il n'y a que toi pour réussir la cuisson au feu de bois.
- Du petit bois d'oranger, ma chère, c'est ce qui donne ce fumet unique, inimitable, valencien, grandiose.
- Le vin n'est pas mal non plus.
- Normal il vient de chez Pepe. Un bon Tinto du pays, y'a qu'ça d'vrai avec le riz !

Le plat se transforme, le riz disparaît au fur et à mesure des échanges... Sur la paroi du plat, les grains s'isolent et refroidissent... On va pouvoir parler d'autre chose.

Un soir de Noël à Poitiers, Danielle Mercier

Tout avait pourtant bien commencé... Ce vingt-quatre décembre, le rituel nous imposait de nous retrouver pour un apéritif dînatoire chez Marc, mon beau-frère, enfin le veuf de ma sœur Sylvie qui avait choisi il y a quatre ans de quitter ce monde plus fait pour elle...

Autour de Marc, dans la maison qui s'ouvrait sur un jardin du vieux Poitiers, il y avait son aînée Ophélie, future avocate, Ivan était à Dôle et Lise en Colombie, Evelyne et Astrid, mes deux sœurs, les amis fidèles, Pierre et Michèle, et une amie de la nouvelle compagne de Marc avec sa maman... Stéphanie, ma fille, dînait avec sa belle-famille.

Chaque convive avait apporté des mets délicats pour célébrer cette fête de Noël qui est pour moi la fête de la paix et de l'amour autour de la famille. Des verrines aux tons chatoyants rivalisaient avec les gambas ; le foie gras n'attendait plus que son vin moelleux. Pas pour Marc, qui préférait le rouge à toutes les sauces !

Avant d'attaquer le foie gras, Ophélie, ma nièce, propose d'échanger nos petits cadeaux : dans la famille Philippe-Dupont, le vingt-quatre décembre, on s'offre « des cadeaux d'assiette ». Le gros cadeau, le vrai, c'est le jour de Noël où, là, toute la famille est réunie !

L'ambiance est détendue, les langues se délient avec les bulles de champagne. On se raconte nos vies depuis la dernière fois où l'on s'est vu... Et surtout le voyage à Madagascar que nous avions fait ma sœur Evelyne et moi, en octobre.

« Tiens, Evelyne, c'est pour toi », dit-elle en lui remettant un album. Evelyne, un peu fébrile, déchire le papier cadeau, et pousse un cri de surprise. « Oh ! Mais c'est un album photos de notre voyage à Madagascar ! Tu es adorable, Ophélie », poursuit-elle en feuilletant l'album.

Je m'approche, surprise de découvrir mes photos reliées dans un vrai livre... Je suis la « photographe de la famille » depuis de longues années. Et j'ajoute, à l'intention de Marc : « Là, ce n'est qu'une toute petite partie de mes photos ». Evelyne appuie : « Mais Marc les a déjà vues et en plus, elles sont sur son ordinateur ».

Je m'étonne, car personne ne m'avait demandé mon avis ou mon accord. « Comment, et mon copyright ? », private joke certes un peu amer.

Le foie gras commençait à se déliter dans les assiettes et le vin blanc moelleux se réchauffe dans les verres... Evelyne, qui a pris ma remarque au premier degré, me lance d'un ton assassin. « Mais tu veux de l'argent pour tes photos aussi ? Tu les mets bien sur Facebook ! »

Encore une fois, j'essayais d'expliquer : « Mais je ne partage pas tout sur Facebook et d'ailleurs, avant de publier, Evelyne, je t'ai demandé si je pouvais partager quelques photos où tu figurais !

Et puis, toutes ne sont pas des souvenirs communs. Il y a celles que j'ai prises seule, au lever du soleil, ou à d'autres moments qui me sont plus personnelles ».

Plutôt que d'apaiser ce qui tourne au pugilat, ma dernière

remarque a plutôt attisé le feu. Ophélie, avec sa verve d'avocate en herbe, a des paroles cinglantes : « Mais pour qui tu te prends ? Qu'est-ce que c'est que ce cirque pour des photos ? » Astrid, ma sœur aînée, renchérit : « Pourquoi faire des histoires ? ».

Marc essaie de calmer le jeu, bien maladroitement, car son discours d'apaisement s'est un peu perdu dans les vapeurs de vin rouge. Bref, encore une fois je me sentais incomprise... Je n'étais pas arrivée à faire comprendre la douleur ressentie, comme un viol de mon être le plus intime...

La soirée s'est poursuivie par la farandole des desserts, mais dans une ambiance un peu froide. Nous nous sommes quittés sagement vers minuit, en nous disant à demain...

Ce repas de 24 décembre 2014 a laissé longtemps dans ma bouche un goût de cendres... Ma sœur Evelyne ne m'a plus adressé la parole pendant dix mois ! Ma nièce Ophélie, maintenant avocate à Paris, ne me parle quasiment plus.

Qu'importe ! Je me suis affirmée comme un être sensible, peut-être une artiste en devenir, et c'est le plus important. Je vais les revoir tous certainement à Noël, mais c'est promis, je ne parlerais pas de photos et je ne sais pas encore si j'apporterais mon appareil photo.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

La table de Solange, Christine Garnier

Les couverts et la vaisselle sont empilés sur la nappe de coton égyptien, soigneusement amidonnée, dont les pans retombent généreusement sur le parquet ciré de la salle à manger.

Une effervescence particulière anime la maison. Solange ouvre les placards, en sort avec fierté les verres en cristal, la porcelaine et l'argenterie ; elle est très honorée de recevoir ses enfants et petits-enfants pour fêter ses cinquante ans.

Depuis une semaine, elle attend cette journée avec impatience, avec appréhension aussi. Lors du dernier repas, ses deux filles Justine et Sophie se sont disputées ; par quoi cela avait-il commencé ? Elle ne se souvient plus vraiment mais, étonnamment, elle prend conscience de l'hostilité présente dans leur relation ; elle se rappelle leurs querelles et leurs constantes chamailleries quand elles étaient enfants.

A quoi bon ? Pourquoi sortir tout cet attirail ? Elle aurait dû organiser son anniversaire au restaurant, dans un lieu neutre où, peut-être, tout serait à nouveau possible : le bonheur de se retrouver et le plaisir d'être ensemble.

Allons, se dit-elle, ne gâche pas ces merveilleux instants par des pensées sombres et profite de l'instant présent. D'ailleurs il est là, je l'entends ce moment, il arrive : mes convives frappent à la porte !

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Le dernier repas, Carole Tigoki

Nous étions rassemblés dans la salle du crématorium, au décor simple mais trop vaste pour notre petite assemblée, pour rendre un ultime hommage à Georges.

Le maître de cérémonie nous invita à nous rapprocher avant d'entamer son discours et d'évoquer la personnalité de Georges, un homme joyeux, un bon vivant pour qui la passion était synonyme de bonne chère. Rien ici n'évoquait la luxuriance des tables qu'il dressait pour nous.

Les chaises gris foncé, assorties aux plinthes des murs, étaient installées en forme de lune autour de l'ambon. Le préposé, raide dans son costume sombre, se tenait devant ce meuble en bois, regardant la feuille sur laquelle est écrite l'oraison funèbre. Il leva la tête, embrassa l'assemblée d'un regard sur lequel pesait le poids du chagrin. Ses mots s'égrenaient avec lenteur.

« Mesdames, messieurs, chers amis et chers parents, nous sommes ici réunis pour évoquer la mémoire de Georges et pour l'accompagner dans son ultime voyage. Vous avez chacun en mémoire un souvenir, une anecdote... A l'heure de ce grand départ, quel souvenir garderez-vous de lui ? Bien sûr, celui d'un épicurien, d'un être qui aimait réunir les autres, amoureux de la vie et de ses plaisirs les plus simples. Oui, Georges aimait sa famille, ses proches, ses amis. Il aimait rire, manger, partager les bons repas qu'il concoctait pour eux avec amour. Amateur de gastronomie et très attaché à ses racines, il défendait son terroir dans sa cuisine. Il nous régalaît de son « Tricot de champignons vosgiens » comme personne, l'agrémentant de cèpes, de bolets,

de girolles, de chanterelles achetés aux vieux qui en connaissaient encore les places secrètes dans les bois. Les légumes qui accompagnaient ses plats, il les choisissait un-à-un après la cueillette chez l'agriculteur. Ils ne doivent pas être exposés à l'air de la place du marché, aimait-il à dire. Méticuleux avec son matériel de cuisine, il entretenait sa poêle en fonte avec de l'eau chaude et du saindoux pour en préserver la qualité. Ainsi, disait-il, les omelettes gardent le goût de mon enfance. Convivial, il aimait les grandes tablées : rappelez-vous comment sa recette de rillettes au sanglier, pour le baptême de son petit-fils, avait époustouflé les invités. Pour la cuisiner, Il avait fait venir la bouteille de porto directement du Portugal. Il adorait nous séduire, mais il pouvait pâlir en nous entendant raconter un festin pris ailleurs que chez lui. Il était entier, possessif. Un amoureux de la bonne gastronomie, un esthète du goût, toujours à l'affût du produit exceptionnel, mais toujours dans un esprit de partage. Oui, mesdames et messieurs, Georges était tout cela, mais aussi un époux aimant, un père de famille attentionné, un homme honnête, rigoureux et sensible aux autres. Cette même rigueur qu'on retrouvait dans son travail et qui parfois le rendait intransigeant. Au restaurant, il demandait que les pâtes repartent en cuisine quand elles n'étaient pas suffisamment al dente à son goût. Georges n'est certes plus physiquement avec nous, mais il nous laisse tout ça, son exigence, sa présence, son amour, son amitié et les agréables effluves de sa cuisine ».

A la fin du discours, le maître de cérémonie invita l'assemblée à s'avancer et à se recueillir une dernière fois autour de la dépouille de Georges. Les participants se rapprochèrent pour le

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

dernier adieu. Puis le cercueil glissa lentement dans la pièce crématoire sous les regards humides.

« Au nom de la famille, soyez tous remerciés de votre présence autour de Georges et des siens. La famille invite ceux qui souhaitent l'accompagner au cimetière de Saint-Dié-des-Vosges à se rendre ensuite à son domicile pour partager une petite collation. Nous nous retrouvons au cimetière à 16 h 30 précises ».

Tout était fini maintenant.

Les amis et la famille occupaient tout le salon. Pour cette occasion, la pièce avait été réaménagée : la grande table poussée contre le mur, les chaises et les fauteuils tournés face à la cheminée. Sur la table fumait dans une grande soupière, une soupe campagnarde à base de pommes de terre, navets, carottes, poireaux, pois et haricots verts, relevée de persil et de laurier. Le lard fumé et les saucisses lui donnaient une couleur locale.

Les assiettes creuses étaient posées sur un côté de la table, les cuillères debout dans un petit panier en fer blanc. Deux grands plateaux recouverts de tome, de munster, de géromé, de chèvre de Thillot et de Bibeleskaes complétaient la collation. Les pains croustillants du boulanger, fraîchement sortis du four, dégageaient des effluves qui invitaient les convives à se restaurer malgré les circonstances.

Justine, l'épouse de Georges, fixait les verres et les assiettes. Elle pensa qu'il désapprouverait l'ordonnance de ce repas sans relief, cette présentation sans fioriture. Elle balaya sa culpabilité d'un

geste, reconnaissant qu'elle n'avait pas le courage de proposer autre chose, qu'elle ne supportait pas le bruit des couverts, les conversations entre deux bouchées.

Le vin venait de la cave familiale ; pour l'occasion, son fils Mathieu avait remonté six bouteilles de « Dom Paire », un vin renommé. Un groupe de personnes devisait sur le canapé. Ses petits enfants jouaient dans la cour sans se soucier du froid. Justine, assise dans le fauteuil de son mari, le visage bouffi de chagrin, regardait les carreaux. Les repas étaient le miel de sa vie... D'autres pensées arrivaient en cascade dans sa tête. Elle se sentait ouatée.

Lorsque Monsieur et Madame Wurmsdobler vinrent la saluer, elle les accueillit sans pouvoir donner à ses remerciements la chaleur nécessaire. Après les condoléances d'usage, son regard se détacha et flotta de nouveau dans le vide. Ils comprirent qu'elle ne les écoutait déjà plus.

Seule l'arrivée des vignerons de la confrérie de « Dom Paire » la sortit de ses sombres pensées et elle les regarda avancer dans leur tenue d'apparat, comme dans un rêve. Émue aux larmes, elle chercha sans trop y croire, la silhouette de son époux. Georges était un de leurs membres et ne ratait jamais la Fête des Vendanges de Dompaire. En bonimenteur accompli, il proposait la dégustation du vin d'exception, en l'accompagnant de saucisson aux cèpes.

Lorsque le bouquet du vin lui monta au nez, son corps se détendit. Le va-et-vient des enfants entre la cuisine et le salon ne la perturbait pas. Elle était partie ailleurs, dans de tendres souvenirs odorants, en compagnie de Georges.

Elise et Yves, Joan Monsonis

Elise s'était préparée à ce repas de midi chez ses parents sans réfléchir, sans penser à ce qui pourrait se passer. Yves, son petit ami, restait zen comme à chaque fois qu'il se préparait à sortir. Elle ne voulait pas penser à son grand frère, Grégoire, le premier à être venu au monde et le premier dans le cœur de leur père. Ils n'étaient que deux frère et sœur, mais le père d'Elise ne parlait que des exploits de l'aîné.

Toute l'enfance d'Elise s'était déroulée dans l'ombre de ce frère tyrannique, bichonné par ses parents comme s'il s'agissait d'une pièce d'orfèvrerie. Elise ne comptait plus les fois où, durant leur enfance, leur mère avait injustement donné raison à Grégoire. Elle a compris plus tard que cette mère soumise et effacée ne voulait pas réveiller la colère du père de famille.

Mais aujourd'hui, au moment où Elise et Yves, l'homme de sa vie, étaient sur le point de frapper à la porte, la jeune femme ne tenait plus en place tant elle était angoissée. Yves était métis et elle ne savait pas comment sa famille allait réagir.

La porte s'ouvrit sur le jeune couple avec pour tout accueil, un regard résigné de la mère d'Elise. On pouvait lire sur son visage : « Il a l'air gentil ce garçon. Mais ma petite, tu aurais pu en choisir un qui plaise à ton père et à ton frère... ».

Yves se présenta à cette femme usée avec sa bienveillance habituelle. Le jeune homme connaissait depuis un bon moment les travers de la famille. Puis le moment qu'Elise craignait le plus arriva ; Yves entra avec un grand sourire dans le salon où étaient assis Grégoire et son père.

Le frère d'Elise ne fit pas de scandale ; il était trop malin pour ça. Il se leva, serra la main d'Yves d'une manière énergique. Le sourire qu'arbora Grégoire : « Faisons les choses bien, avant que je ne t'écrase ». Le père ouvrit à peine les yeux lorsqu'Yves le salua. Quelqu'un qui avait du sang noir n'avait pas sa place au sein de la famille. Les insultes racistes avaient accompagné Elise toute son enfance.

Yves s'attendait à cette ambiance électrique et avant de passer à table, Grégoire procéda à un véritable interrogatoire sur la situation professionnelle de l'intrus. Cela tourna à l'humiliation lorsqu'il apprit qu'Yves était médecin et gagnait bien mieux sa vie que lui.

« A table ! », dit la mère avec une voix qui se voulait assurée.

- Tu manges du porc ?
- Oui, oui, je suis Antillais.
- Donc les gens de ton pays boivent aussi du vin, je suppose.
- Oui, oui, pas de problème.

Grégoire enchaîna ne voulant pas laisser souffler son adversaire :

- Et vous, les Noirs de là-bas, vous...
- Ça suffit !!!

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Ce cri tétanisa tout le monde. Le plat de rôti de porc et de pommes de terre était éparpillé sur le sol. Ce cri ne venait pas du père, ni d'Elise, mais de la mère qui avait changé de regard. Elle respirait fort et semblait s'être délestée de la pression qui l'avait écrasée toute sa vie.

Comme tout le monde la regardait, elle se tourna vers son fils et avec une détermination que personne ne lui connaissait lui asséna : « Toi, Grégoire, tu vas la boucler une bonne fois pour toutes devant l'homme qu'aime ta sœur. Quant à vous, cher Yves, je vous souhaite une belle vie car je vous aime déjà. Et si vous partez maintenant, je vous fais la promesse de ne jamais vous en vouloir ».

Les deux amoureux quittèrent la table sous le regard ahuri et paralysé de Grégoire. Le père ne put même pas dire au revoir.

Depuis ce jour, Elise eut une nouvelle lumière dans sa vie. Ce n'était pas que de la fierté pour sa mère. C'était de l'amour, un Big Bang, une explosion de courage qui avait fait voler en éclats une famille vivant depuis trop longtemps dans une haine silencieuse. Cette matière morte et malodorante que cette maman avait toujours vu graviter autour du visage de sa fille.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Exercices de style

Si la contrainte est généralement perçue comme un facteur de restriction, l'artiste sait combien elle peut être source de créativité. Ainsi, les contraintes formelles ont été utilisées par nombre d'écrivains pour innover dans leur approche de l'écriture.

Exercices de style, écrit en 1947 par Raymond Queneau, futur co-fondateur de l'Oulipo - Ouvroir de littérature potentielle, est précurseur de cette recherche littéraire : l'auteur s'est fixé pour objectif d'écrire 99 fois la même histoire, chacune d'entre elles devant illustrer un genre stylistique particulier. Litotes, métaphoriquement, rétrograde, surprises, rêve, onomatopées, passé simple, alexandrins, moi je, olfactif, télégraphique... Voici une rapide illustration des styles retenus par l'auteur pour décliner le récit, tout simple, d'un jeune homme rencontré dans un bus, puis croisé un peu plus tard devant la gare Saint-Lazare.

Suivant l'exemple de Raymond Queneau, chaque membre de l'atelier a imaginé une scénette, prétexte à une variation stylistique. Cette séance a permis d'appréhender combien la contrainte peut être libératrice, en incitant chacun à s'exercer à des formes inattendues, comme les métaphores zoo-botaniques, ou excessives, comme la recherche d'une extrême précision dans le récit.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Variation sur une envolée, Sylvie Seguin

Deux femmes sortent d'un immeuble. Comme il pleut assez fort, l'une d'elles ouvre son parapluie. Un coup de vent retourne le parapluie qui s'envole.

Subjectif

Vendredi soir. Enfin, la semaine se termine. Il était temps, je n'en pouvais plus ! L'ambiance au travail n'est pas des plus gaies et le nouveau logiciel est loin d'être au point. J'espère que le week-end sera plus lumineux que cette triste semaine. Lorsque nous sortons de l'immeuble, je vois qu'il pleut encore. Aucune envie de rentrer avec Mylène ! Quand est-ce que cela va s'arrêter ? Pour une fois, je n'ai pas oublié mon parapluie. Je n'arriverai pas trempée à l'arrêt de bus. Quel vent ! Ah, mais ce n'est pas vrai, j'ai la poisse ! Voilà mon parapluie qui s'envole ! Il est fichu. Le vent l'a complètement retourné et les armatures sont toutes cassées. Ce week-end, je reste sous la couette !

Précis

Vendredi 9 novembre 2013, 18 h 07. Deux femmes descendant les huit dernières marches de l'immeuble de 15 étages. La première, 37 ans, 1,57 m, porte un imper trois quarts et tient un petit parapluie de 60 cm de rayon, sous lequel se courbe une jeune femme de 28 ans, 1,80 m. La seconde porte une veste courte sur une mini jupe de 50 cm et des chaussures à talons aiguilles de 15 cm. Elles parcourront la distance de 353 mètres, soit 387 pas pour l'une et 399 pour l'autre, lorsqu'un coup de vent, qui souffle à 77,7 km/h emporte le parapluie qui retombe 18 mètres et 52 cm plus loin.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Exclamatif

Tiens, alors là, faut le voir pour le croire !!! Je croyais qu'elles ne se parlaient pas ces deux-là ! Ça fait bien une dizaine d'années qu'elles travaillent dans le même bureau sans s'adresser la parole. Je n'en crois pas mes yeux ! Elles quittent le boulot ensemble maintenant ! Mieux encore, il y en a une qui tient le parapluie pour abriter l'autre ! Regarde-les qui se cramponnent l'une à l'autre pour se protéger de la pluie et du vent ! Mais regarde-les !!! Les voilà qui se bidonnent comme de bonnes vieilles copines parce que leur parapluie s'est envolé !



DomiMo, 2016

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Zoo-botanique

Regarde-moi les deux belles poulettes qui sortent du poulailler.
Hum, je me ferais bien la petite poule rousse, moi. Et ça caquette, et ça caquette. Ah, attention ma cocote, ton pépin va s'envoler. Ah ah ! Gagné !

Allez, fais pas ta poule mouillée ! J'ai du blé, viens becqueter avec moi !

Poétique

Elles étaient deux sous un grand parapluie

Toutes heureuses d'être ensemble à l'abri

Lorsqu'une rafale de vent le leur prit.

Même mouillées, il fait bon être amies.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Impatiences, Maria Besson

Je fais la queue au supermarché Casino, il y a dix personnes devant moi.

Subjectif

Non ! Encore une de plus ! Mais qu'ont-ils tous à faire leurs courses le vendredi soir à la même heure ?? Qu'est-ce que j'ai mal au bras ! Cela fait presque deux heures que je fais défiler leurs produits sur le tapis. « Bonjour Madame, vous avez la carte du magasin ? Ça fait 30,78 €, au revoir, bonne soirée... Bonjour Monsieur... ». Oui, oui, un petit sourire. Qu'est-ce que j'en ai marre de ce boulot à la noix, en plus ils ont tous des têtes d'imbéciles, pas étonnant vu ce qu'ils achètent et ce qu'ils mangent ! J'ai une soif de chameau, je boirais bien une petite bière toute fraîche. Tiens des canettes d'Heineken, je lui en piquerai volontiers une au beau moustachu ! Je suis sûre qu'il ne va même pas me regarder, comme si je faisais partie de la caisse. Oui, c'est ça, je suis leur automate... Mais bon sang, allez voir du côté des caisses automatiques, bande de nazes, j'en peux plus de voir vos tronches et de vous imaginer en train de digérer tous ces produits scannés !

Précis

Vendredi 7 janvier, 19 h 34, dans une commune du 92. A la caisse n° 7 de l'hypermarché Casino, une employée de 50 ans. Sur le tapis roulant, 48 produits attendent d'être payés par les trois clients qui les ont déjà déposés. Le premier tas compte 22 produits, le deuxième 8 et le dernier 18. Chaque tas est séparé par la réglette qui indique « Client suivant ». Le premier de la file a 29 ans, une écharpe bleue et un manteau noir. La deuxième est

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

une femme de 60 ans avec la moitié de cheveux blancs, un manteau gris et des chaussures noires. Le troisième porte un chapeau beige et des gants en cuir, et la quatrième tient un sac Zara de la main gauche.

Exclamatif

Dix personnes à cette caisse et douze à l'autre ! NON ! Je vais y passer ma soirée ! Au secours, je n'ai pas que ça à faire ! Mais qu'est-ce qu'elle est lente cette caissière ! Ah, c'est la meilleure, elle n'a plus de rouleau de papier dans sa machine. Mais quelle idiote ! Avec ses yeux bovins et ses gros doigts, elle s'y prend comme un manche ! Et voilà, elle appelle la collègue, aussi gourde qu'elle. Retenez-moi ou je les claque l'une et l'autre ! Et les neuf imbéciles devant moi totalement impassibles, ça jacasse, ça rigole, ça ronronne ! Mais enfin, faites venir le chef de rayon ou j'appelle la police !

Zoo-botanique

Rusé comme un singe, je choisis la queue la moins longue, mais ma joie retombe lorsque j'aperçois la caissière. Sa lenteur d'éléphant va nous clouer là jusqu'à la fermeture. Zut, pourquoi n'ai-je pas choisi la caisse voisine ? La jeune fille a l'air d'une vraie gazelle avec ses yeux de biche. Holà, elle me jette un coup d'œil mi-méfiant, mi-amusé, comme si elle avait deviné que je suis un vieux loup solitaire. J'entends son babillage d'ici, elle remercie son client et on devine qu'elle doit chanter comme un pinson. Bon, faut que je me calme ou je vais avoir l'air d'un lion en cage...

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Poétique

Dans la lumière des néons, on termine sa semaine
On arpente les allées et on se rue aux caisses
On sort sa carte bleue ou on paie en espèces
On part les bras chargés de fruits et de madeleines.



DomiMo, 2016.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Réveil-matin, Danielle Mercier

Comme chaque matin, j'ouvre ma porte-fenêtre, mets mes chaussures de jardinage et verse, dans la petite maison des mésanges, les graines de tournesol qu'elles réclament en piaillant.

Subjectif

« Vous vous êtes levée tard aujourd'hui », me dit mon gardien à travers la haie. « Je commençais à m'inquiéter. Vous êtes si matinale d'habitude ! Vous n'entendiez pas les mésanges ? Elles réclament leur petit déjeuner depuis un bon moment ! ».

Précis

Il est 7 h 30. Je donne 15 coups de manivelle pour lever mon rideau roulant et ouvre ma porte-fenêtre d'un mètre de large. J'enfile mes chaussons algériens jaune, taille 38, pour aller sur la terrasse. Munie de mon sac de graines de tournesol de deux kilos, je change de chaussures : mes vieilles tennis grises achetées à Saint-Quentin, il y a 20 ans, feront l'affaire pour aller dans le jardin boueux. Trois mésanges m'attendent en sifflotant leur trille. Je plonge par deux fois la petite boîte de conserve de 125 grammes de petits pois qui me sert de mesure, et remplis à moitié la maison-mangeoire de mes petites invitées à plumes jaune et bleu qui, finalement, ne sont plus trois mais quatre !

Exclamatif

Quelle surprise ! Ce matin, quand j'enroule mon volet roulant, un beau ciel bleu s'offre à mes yeux ravis. Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas vu le soleil ! D'ailleurs, les violettes en profitent pour montrer le bout de leur nez. Des violettes en février, vous

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

vous rendez compte ! Les mésanges, elles, attendent leurs graines de tournesol en voletant de branche en branche, comme si c'était déjà le printemps !

Végétal

Dans ma robe de chambre couleur aubergine, j'ouvre ma porte-fenêtre. Les roses jaunes se balancent dans le vent. J'avance à pas feutrés entre les violettes et les hellébores. Les primevères jouent une symphonie en jaune citron et rouge tomate. J'écarte le chèvrefeuille déjà en bouton et verse délicatement les graines de tournesol, dans la mangeoire que les mésanges bleues vont venir becqueter tout à l'heure. Les pinsons des arbres, comme d'habitude, picoreront les grains tombés à terre entre les cyclamens, suivis par le fidèle rouge-gorge. Une certaine idée du bonheur... bleu comme une orange !

Poétique

Après la quiétude de la nuit

Un petit matin s'éveille

Sous un pâle soleil d'hiver

Les mésanges bleues

Appellent à la vie retrouvée.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Variation courroucée, Fabienne Lassalle

La directrice se leva de sa chaise, jeta un regard dans la cour où jouaient les enfants et ferma la porte du bureau.

Subjectivité

Assis dans la cour dans l'axe direct de la fenêtre du troisième étage, Noé avait une idée très précise des sentiments qui animaient la directrice à cet instant et savourait sa vengeance. Elle devait être verte de colère. Il l'imaginait se lever de sa chaise, venir jusqu'à la fenêtre pour tenter de repérer, parmi la bande de garnements celui qui avait pu lui jouer un si mauvais tour, puis, impuissante, claquer rageusement la porte de son bureau pour laisser libre cours à son courroux.

Précis

La vieille directrice de 65 ans, le visage déformé par plusieurs centaines de petites ridules, se leva péniblement de sa chaise, haute d'un peu plus de 70 cm. Ces satanées lombaires la faisaient souffrir atrocement. Toujours les mêmes : la quatrième et la cinquième. Elle évalua la distance qui la séparait de la fenêtre. Par une rapide règle de trois, elle déduisit qu'il ne devait pas y avoir plus d'1,5 mètre. Une distance qu'elle parcourut millimètre par millimètre. Une fois à la fenêtre, son regard se perdit un instant, peut-être deux, dans l'immensité de la campagne.

Exclamatif

Quelle directrice ! Une véritable reine lorsqu'elle se lève de sa chaise et, majestueusement, se dirige vers la fenêtre pour porter un regard rempli de noblesse sur ses écoliers. Soudain, elle aperçoit dans la cour un vaurien de l'école publique voisine qui rôde depuis plusieurs jours autour de « son » établissement ! La stupeur fait bientôt place à la colère. Non mais, quel toupet ! Venir la narguer ainsi jusque sous ses fenêtres. Il ne manquerait plus qu'il se hasarde à monter jusqu'à elle ! Cet enfant aurait-il perdu la raison ? Pour couper court à toute tentative d'intrusion dans sa forteresse, elle claque violemment la porte de son bureau.

Zoo-botanique

Telle une lionne, la directrice bondit jusqu'à sa fenêtre. Les deux vantaux en chêne repeints en jaune citron ont été laissés entrouverts pour laisser passer une petite brise mais aussi quelques insectes qui volettent maintenant dans la pièce. Rouge comme une pivoine, la directrice a besoin de prendre l'air. Si seulement elle parvenait à identifier la vermine qui lui a fait ce tour de cochon. C'est sûr, elle l'écraserait comme un cafard ! De son perchoir, elle aperçoit les enfants dans la cour : un troupeau de brebis dispersées que la cloche gris souris ramènera devant la porte.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

La lettre que j'aurais aimé écrire

Cet atelier d'écriture est né d'une jolie découverte, le recueil « Au bonheur des lettres » constitué par Shaun Usher et rassemblant plus de cent lettres, aussi étonnantes les unes que les autres. De la recette des drop scones que la reine Elisabeth II a adressé au président Eisenhower à la lettre de l'épouse de Churchill enjoignant son mari à être plus aimable avec ses collaborateurs, en passant par l'appel au calme de Gandhi à Hitler et la lettre d'Albert Einstein à sa fille expliquant que sa plus belle découverte est l'Amour, ce recueil est un formidable hommage à la correspondance.

Point commun de nombreuses lettres : leurs auteurs ont « osé » l'écrire... Malgré un destinataire célèbre ou des mots difficiles à trouver, ils ont rédigé la lettre – on peut imaginer que de nombreux brouillons l'ont précédée. Ils ont ensuite sûrement réfréné leur envie de la mettre à la corbeille et l'ont finalement postée.

Comme ces auteurs célèbres ou anonymes, les écrivants de l'atelier À mots croisés ont imaginé une lettre qu'ils auraient aimé écrire à Sigmund, au Bon Dieu ou encore à l'espérance...

Lettre à Sigmund, Maria Besson

Cher Monsieur Sigmund,

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître et, de toute façon, je n'aurai jamais les moyens de me rendre dans votre cabinet, tant pour des raisons financières que géographiques. Pour autant, je crois savoir que, lors de vos consultations, vous avez pour habitude d'écouter davantage que de vous exprimer. Aussi ai-je décidé, en vous adressant cette lettre, de m'offrir une séance où la parole prendrait la forme d'un écrit.

Si vous étiez devant moi, ou derrière, ou même à côté, voilà ce que je vous dirais : je traverse une période délicate, comme tous vos patients d'ailleurs, et la mienne concerne ma relation au temps. Je ne le contrôle plus, il m'échappe, il me dirige, il me domine, il me soumet. Il est devenu un maître tyrannique, m'a assujetti à ses caprices, à ses diktats, à ses rythmes fantaisistes ou délirants. Je suis épuisée. Me voilà vieillie, stressée, ridée, à la recherche de ce qui se serait perdu, en proie aux souvenirs, en quête de nouvelles idées, de nouveaux projets, dans l'obligation de remplir des interstices volés, de recueillir des miettes en minutes ou d'accepter les journées sans fin. La vacuité me pèse autant que l'activité.

Cher Monsieur, je ne doute pas que vos réflexions vous aient déjà amené sur ces rivages temporels où vous vous êtes certainement égaré. Vous avez, à coup sûr, trouvé comment dompter l'esprit pour qu'il regarde le temps en face et qu'il s'en

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

fasse un allié. Alors si vous pouviez prendre le temps de partager votre recette, soyez certain que je vous en serais reconnaissante pour l'éternité.

Votre impatiente dévouée,

Maria

Lettre au Bon Dieu, Danielle Mercier

Cher Bon Dieu,

Je ne sais pas si tu existes vraiment... Pourtant, cela fait si longtemps qu'on me parle de toi que tu dois bien, un peu, exister ! D'accord, je ne sais pas si tu ressembles vraiment aux images qu'on me donnait au catéchisme : un mec aux cheveux longs, genre hippie tu vois, avec une barbe et des robes (presque un travelo !). Bref, je m'égare...

Tout ça pour te dire que j'ai scrupuleusement respecté la consigne que tu m'as donnée quand j'avais neuf ans (ça date, j'en ai soixante-quatre) : « Va dire aux hommes que le chemin est Amour... ». OK ! J'ai accepté le deal, même si tu n'as pas respecté le tien. Rappelle-toi, chaque soir en faisant ma prière, je te demandais de me réveiller garçon. Et j'y croyais dur comme fer ! Mais chaque matin, nouvelle déception, j'étais toujours une fille ! Tu l'as vraiment foiré ce coup-là !

Bon, je ne t'en ai pas voulu, peut-être finalement que tu n'étais pas doué pour ce genre de miracle, que tu préférerais changer l'eau en vin ou faire marcher un paralytique ! Et le transgenre, on n'en parlait pas à ton époque...

« Le chemin est amour », disais-tu ! Alors oui, j'en ai donné, reçu ! Mais pourquoi tu ne les as pas fait durer mes love stories ? Ouais d'accord, l'amour universel j'y crois et ça me nourrit, je le partage ! Mais il faudrait que tu le dises aussi aux autres terriens, car apparemment le message n'est pas passé !

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Bref, tout ça pour te dire qu'en 2016 tu as intérêt à exaucer mon vœu de vivre enfin une super « love story » ET QUI DURE ! On est le 12 janvier, tu as le temps d'ici le 31 décembre ! Et en plus tu as de la chance, tu as un jour de plus pour le faire ce putain de miracle, car 2016 est une année bissextile !

Dan/ielle

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Lettre à Monsieur Victor, Christine Garnier

Cher Monsieur Victor,

Je me sens insignifiante et impertinente d'oser ainsi venir vous importuner avec ces mots ; aussi vous êtes libre de les déchirer. Je me rappelle que, par principe, vous n'acceptez les échanges que sur rendez-vous.

Si je me permets de vous écrire, c'est parce que l'occasion ne me sera pas donnée de vous parler librement et que je suis plus habile à écrire qu'à parler. Devant votre regard je me sens inapte à la parole.

Je tiens à ce que vous sachiez combien votre faculté, votre talent à créer sont magiques et combien le don de transformer la matière en un objet de rêve peut transporter dans le merveilleux.

Je trouve que vous avez une telle puissance et, en même temps, vous affichez un immense manque de confiance. J'étais là ce matin lorsque vous avez jeté à travers la pièce le portant du chapeau que la modiste avait posé sur sa tête ; vous le trouviez trop rigide, trop empesé.

Ne laissez pas la colère vous envahir, elle vous rend méchant ; est-ce là une façon d'affirmer votre autorité ? Vous avez su vous accomplir ; on ne peut que s'accomplir dans la création !

Ne doutez pas : vous êtes, vous existez, vous avez un nom ; n'ayez pas peur.

Christine, votre fervente admiratrice.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

A vous, Fabienne Lassalle

A vous tous qui êtes à la fois mes coéquipiers, mes frères, ma famille.

Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi je dessine souvent une larme sur ma joue ? Mon visage grimé cache une souffrance que je ne veux pas rendre apparente. Ma vie est faite d'humiliations qui n'ont pour seul dessein que d'amuser ceux qui en sont les témoins. Chaque soir, la même histoire se répète. J'enfile les habits d'un être maladroit, ridicule, tourmenté auquel il arrive les pires mésaventures. En retour, je ne reçois que rires et moqueries, et je finis inexorablement trempé jusqu'aux os.

Je rêve de vous ressembler. J'aimerais tant virevolter dans les airs, me jeter dans le vide, me contorsionner jusqu'à tromper les règles de la physique du corps. Je voudrais de mon seul regard dicter ma loi aux animaux les plus féroces. J'aimerais entendre les cœurs qui battent la chamade, le silence qui s'installe lorsque chacun retient son souffle devant la prouesse de l'artiste. Je voudrais un habit de lumière qui fasse rêver les petites filles et surtout, surtout je voudrais cesser d'être le plus mal payé du cirque... Je pars !



DomiMo, 2016

Auguste

Lettre à Nicolas, Karine Le Bihan

- Bonjour Monsieur Simon ! Bien dormi ? Il fait noir comme dans un four ici ! Je vous ouvre les volets. Regardez ce ciel ! Le parc vous tend les bras avec ce soleil. Vous aimez tant les lectures sous le gros tilleul ! Il y a un paquet de livres sur votre table de chevet ; elle s'occupe bien de vous, votre mère... Jamais une visite sans un petit cadeau, hein ? Comment s'appelle-t-il, celui-là ? Tristan et Iseut... Je ne connais pas... Drôle de nom pour une fille... Car Iseut, c'est bien une fille, n'est-ce pas ?
- Oui. C'est une fille qui tombe éperdument amoureuse.
- Ah oui ? Vous les aimez les histoires d'amour ? Remarquez, moi aussi, mais plutôt à la télé. Vous ne l'aimez pas la télé ? Je ne l'ai jamais vu allumée depuis que vous êtes ici. Ça fait quoi maintenant ? Un an et demi ? Deux ans ?
- Je ne sais pas bien. J'ai l'impression que le temps ne compte plus, qu'ici c'est comme une parenthèse dans ma vie. Je vois défiler les saisons, les fleurs de tilleul changer de couleur, le personnel partir en vacances, revenir avec le sourire, mais pour moi, il ne me semble pas passer le temps...
- Un jour, vous sortirez et je vous regretterai ... Vous l'avez fait exprès de choisir une histoire où il s'appelle comme vous le héros ?
- Pas vraiment Marcelline. Je l'ai choisi parce que lui aussi devient fou amoureux. C'est un chevalier du Moyen Age. D'ailleurs aujourd'hui, je vais encore me déguiser en chevalier. J'adore me déguiser avec Elodie. Vous savez, c'est la comédienne qui vient tous les jeudis.
- Oui, je l'ai vue une fois. J'entends le chariot du petit-déjeuner ! Avec de la chance, vous aurez vos biscuits préférées. Soyez prêt à dix heures ! Le docteur Richard est rarement en retard. A demain, Monsieur Simon ! Bonne journée !

- A demain, Marcelline !

Je pourrais passer des heures à l'écouter, la voix de Marcelline. Elle est si douce. Rien à voir avec celle de France Info qui m'a réveillé pendant des années. Quand je travaillais encore et que je montais aux aurores dans ma voiture. Des heures à silloner une campagne, brûlante l'été, gelée l'hiver. Palper les corps, étudier les symptômes, établir un diagnostic, ne pas faire d'erreur. Des fièvres, des abcès, des embolies. Et moi qu'on attendait comme le Messie au fond des fermes reculées. Parfois, j'arrivais trop tard : le corps était encore un peu chaud mais inerte. Je fermais les yeux de celui que j'avais connu alors que j'étais gamin. On se connaît tous dans un village. Je croisais le curé, arrivé trop tard lui aussi pour l'extrême-onction. On se reverrait à l'enterrement et il ferait son discours, bien rôdé à force.

Je me demande parfois ce que je fais là. La Maison du Repos. Des mois que je me repose. J'ai envie de reprendre ma vie, mais le Docteur Richard dit que le moment n'est pas encore venu pour moi, que sortir ça serait un choc. Il est plutôt ici le choc, quand je vois ces hommes et ces femmes shootés aux anxiolytiques qui déambulent dans les couloirs. Ils me font penser à des ombres. Je fais bien de ne plus avaler leur saloperie de médicaments. Je connais leurs effets mieux que personne. J'ai passé ma vie à en prescrire des pilules contre le mal de vivre. Je ne veux pas devenir un fantôme qui fuit la lumière du jour.

Le docteur Richard dit qu'avec le temps, je retrouverai ma place parmi les hommes. Et si j'avais décidé que ma place était justement loin d'eux ? Avec Nicolas, il y a quelque chose qui s'est cassé en moi. J'ai perdu la foi en l'humain. Pourtant je les aimais,

les hommes, sinon je n'aurais pas choisi de les guérir. Je me sens comme *L'Etranger* de Camus. Etranger aux autres. Je n'ai plus rien à dire à personne. Pas même à ce psychiatre qui, je n'en doute pas, veut mon bien. Un confrère parmi d'autres qui ne me comprend pas vraiment. *Vous serez guéri quand vous aurez retrouvé l'usage de la parole, Monsieur Simon, quand vous aurez décidé de communiquer à nouveau avec votre famille, vos amis, des inconnus.* Nicolas a fait le vide autour de moi. J'ai brisé la vie de ma mère. Que pourrais-je bien lui dire aujourd'hui ? *Je suis sincèrement désolé d'être le mauvais fils ? Tu ne méritais pas un fils comme moi ! Si tu m'aimes comme une mère, fais-moi sortir de là !* Ces mots-là ne changeront rien à l'affaire. Je mange les madeleines qu'elle m'apporte, ça lui fait plaisir de voir que je mange, c'est normal pour une mère, et je l'écoute me raconter sa vie. Philippe lui rend souvent visite. Il prend soin d'elle comme il ne l'a jamais fait. Philippe, mon petit frère qui n'est pas venu me voir une seule fois depuis que je suis ici. Même à l'audience, il a hésité avant de se présenter. Honte. J'ai lu dans son regard la honte qu'il ressentait d'avoir un frère comme moi. Je ne sais pas si je pourrai le lui pardonner. Avait-il le droit de rompre avec moi qui ai veillé sur lui quand notre père est parti ?

- Bonjour Monsieur Simon ! Café noir comme d'habitude ?

Tristan acquiesce avec un mouvement de tête. On pose le plateau. La porte se referme.

Toujours aussi mauvais, leur café. Et si j'allumais la télé ? Beaucoup le font pour se sentir moins seuls. Si je regardais défiler sur l'écran les horreurs d'un monde auquel je n'appartiens plus ? Je suis si fatigué. A force de ne plus agir, mon

cerveau tourne au ralenti. Si je n'étais pas coincé ici, je pourrais déménager, trouver un nouveau travail, recommencer ailleurs. Après les événements, on a fait semblant de ne plus me connaître, on ne m'a plus adressé la parole, on a à peine voulu me servir une baguette. On m'a fui comme un pestiféré alors que j'ai passé ma vie à soigner leur peste à ces gens-là.

J'en ai assez de passer mes journées à remuer le passé, à imaginer ce qu'aurait été ma vie sans Nicolas. J'en ai assez de m'enfermer dans les livres, de dévorer les aventures du valeureux chevalier Tristan qui vit l'amour fou après avoir bu le philtre. L'histoire me plaît beaucoup. Cet après-midi, je prendrai le casque et l'épée et je jouerai Tristan devant les pensionnaires. Nathalie aura le rôle d'Iseut. Elle ne ressemble pas physiquement à l'idée que je m'en fais, mais je me plie au choix d'Elodie. Moi, Iseut, je la vois blonde, peau claire, lèvres bien dessinées, sourire angélique. Le théâtre comme thérapie. Pourquoi pas ? C'est vrai que, déguisé, je retrouve la parole. C'est même là que, pour la première fois, sur l'estrade du salon, j'ai dit des mots d'amour. Des mots faux. Des mots pour un amour qui n'existe pas dans le réel et qui pourtant me touchent. Curieux tout de même.

Tristan. Je crois que j'aime ce héros car, à la fin de l'histoire, il boit le philtre de l'oubli et n'est plus prisonnier de son amour. Liberté retrouvée. Un jour, moi aussi, je sortirai d'ici par la grande porte. Quand j'aurai franchi toutes les épreuves et trouvé le Graal de la Paix. La porte s'ouvrira en grand sur la lumière, la brise sera légère, les oiseaux chanteront. Ma mère aura pris vingt ans, mis sa plus belle robe et m'attendra. Je ne lui dirai pas un mot. Je prendrai son bras et nous irons fêter ma sortie au restaurant.

D'abord, il me faut soulager mon esprit des visions qui le hantent. Le regard des parents de Nicolas qui crient vengeance au tribunal. Réaction instinctive, animale. J'ai surmonté cette épreuve en leur adressant un regard de compassion éternelle. Que dire à des parents qui ne sont plus parents ? Où pourraient-ils trouver consolation ? En cachette, je me suis rendu au cimetière le jour de la cérémonie et, quand la terre a recouvert complètement le petit cercueil, j'ai compris que la mère et le père étaient morts à leur tour.

Lors du procès, pour ma défense, je n'ai rien dit. Qu'aurai-je pu ajouter aux chiffres du test d'alcoolémie ? Ils parlaient pour moi. J'avais accepté ce calva fait maison chez la mère Boitelle et je ne pouvais faire machine arrière. Elle voulait me remercier d'avoir ramassé, dans les champs, son alcoolique de mari. Ce n'était pas la première fois que je le ramassais, mais la première que j'acceptais un remontant. On a parlé, elle m'a donné des nouvelles des uns et des autres, j'avais fini ma tournée plus tôt que prévu, j'ai dit oui à un second verre, à un troisième. Je n'étais pas ivre en sortant, ma vision était un peu opaque, mais je n'étais pas ivre. C'est autre chose l'ivresse, je le sais. Il faisait nuit déjà. Je ne roulais pas vite et je connais la route par cœur. Je n'ai jamais croisé d'enfants qui rentrent de l'école en vélo sur cette route-là. Ils prennent tous le bus. Il fallait être vraiment nouveau dans la région pour avoir l'idée de rentrer de l'école en vélo. Sans lumière en plus.

Je dois écrire. Je dois lui écrire une lettre. Une aujourd'hui, une autre demain. Une chaque jour jusqu'à ma guérison. L'écriture comme philtre de l'oubli.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Tristan saisit un cahier neuf, un cahier d'écolier, s'installe à la petite table près de la fenêtre et commence :

Nicolas,

Nous sommes un jour en septembre. Il fait encore doux et je vais bientôt sortir. J'irai lire sous le gros tilleul du parc. J'aime cet endroit, beau et calme. Je pense à toi chaque jour. Je rêve de toi chaque nuit. J'entends parfois des jeunes qui passent derrière la grille de l'entrée après l'école. Leur mère les attend avec le goûter. Ils font leurs devoirs, assis près d'elle. C'est la place d'un enfant. Ce n'est pas la tienne. Où es-tu, toi ? Je t'imagine faire du vélo sur un nuage, au beau milieu du ciel, mais en fait je n'en sais rien. Je sais simplement que c'est insensé que tu ne sois pas là, ce matin. C'est de ma faute. Sauras-tu me pardonner de ne pas être à l'école, avec tes camarades, en train de rêver en classe ou de chahuter. Que vois-tu de là-haut ? Me vois-tu écrire cette lettre que je ne t'enverrai pas ? Comprends-tu ma douleur qui me grignote doucement et la culpabilité qui me ronge jusqu'à l'os ? Je n'ai pas voulu ce qui est arrivé. Ton corps écrasé sur la route. Ton vélo qui gît au loin dans le fossé. Ces souvenirs m'empêchent de vivre. Comprends-tu ?

Oui. Je crois que tu me comprends. Et je sais que tu peux me donner le courage dont j'ai tant besoin. Si je te livre toutes mes pensées, j'y verrai plus clair. Si je t'écris, j'apprendrai à parler à nouveau. Toi seul peux m'aider Nicolas.

Tristan

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Tristan sent une larme qui lui échappe. Il pose son stylo, promène son regard qui tombe sur le casque et l'épée posés dans un coin de la pièce. Il les regarde longtemps, se lève, les range dans l'armoire et ferme celle-ci à clé. Il hésite à reprendre sa place à la table puis finalement s'assoit sur le lit, allume la télé. C'est la douche froide quand défilent les nouvelles sur BFM. Elle le sort de sa torpeur.

- Bonjour Monsieur Simon ! Je crois qu'il est l'heure de notre séance. Etes-vous prêt ?

Tristan hésite : il n'a pas envie de quitter l'écran des yeux, cela fait si longtemps. Il hésite, se dit qu'il va laisser la télé allumée, qu'il reprendra plus tard, et tourne la tête vers son médecin :

- Oui. Je suis prêt, Docteur Richard.

Lettre à l'espérance, Joan Monsonis

Ma chère espérance,

Tout d'abord, je tiens à te remercier pour ce que tu m'as transmis. Je ne sais pas quelles ont été tes intentions, mais ça a changé ma vie. Ce matin, au réveil, il pleuvait. Et au lieu d'étouffer un juron caverneux, j'ai regardé par la fenêtre et je me suis laissé hypnotiser par le rythme régulier des gouttes sur la vitre. Normalement, la tristesse aurait dû s'emparer de moi. Mais le plafond des nuages s'est transformé en un toit protecteur. La mélancolie est devenue douce, poétique, harmonieuse ; un peu comme une chanson de Barbara. L'odeur du café a alors embaumé l'appartement.

Sous mes yeux se déployait la banlieue. D'ordinaire morne et sans âme, je lui ai cette fois-ci trouvé du charme. Le grondement des voitures est venu me rappeler que je n'étais pas seul. Et là encore, j'ai pu ressentir un hymne à la vie derrière le vacarme de ces machines modernes.

Toujours à la fenêtre, mes yeux vagabonds se sont perdus dans l'horizon. Il y avait du soleil là-bas. La lumière faisait étinceler le lointain. Ce spectacle était le symbole d'une promesse d'avenir, d'un espoir qui ne meurt jamais tout à fait.

Alors cher miracle, je ne sais pas si tu es un ange gardien, une divinité, une drogue forte ou un début de folie, mais je sais que, semblable à ce rayon de soleil lointain, tu ne disparaîtras jamais totalement de moi.

Joan

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Lettre à Monsieur E., Carole Tigoki

« Depuis le mois d'avril 2016, la France devient le cinquième pays européen à pénaliser les clients de prostituées, après la Suède, pionnière dès 1999, la Norvège, l'Islande et le Royaume-Uni ».

Cher Monsieur E.,

Vous m'avez fait comprendre à de nombreuses reprises, combien vous teniez à nos rencontres hebdomadaires. Cela fait maintenant sept ans que vous n'avez raté aucun de nos rendez-vous, sauf lorsque vous aviez eu vos deux enfants. Je prends bien sûr beaucoup de plaisir à vous écouter, vous libérer de votre quotidien, et ce moment est aussi pour moi un vrai temps de partage.

Je crains que cet espace de liberté ne soit menacé.

Vous avez sûrement dû comprendre comme moi, d'après les nouvelles dispositions législatives, que la personne qui risque d'avoir de gros soucis aujourd'hui, c'est vous.

Ces dispositions sont une grande menace pour notre travail ; qu'allons-nous devenir si nous n'avons plus de clients, s'ils risquent à tout moment une sanction pénale ? Les autres filles se posent les mêmes questions.

Si cela advenait, ce serait un véritable malheur pour vous, j'en suis consciente. J'espère pouvoir m'entretenir plus longuement avec vous à ce sujet lors de notre prochain RDV.

C.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Chère Madame C.,

Travailler est, de nos jours, un vrai acte de résistance ! Il faut résister à l'absurde, au non-sens, aux décisions aberrantes.

Cette décision contre laquelle je m'oppose fermement est une injure pour votre profession.

Vous honorez votre profession avec une grande conscience professionnelle.

Je pense que nous trouverons malgré tout une solution pour nous rencontrer. Car à mes yeux vous n'êtes pas ce que vous décrivez et je ne suis pas votre client.

A jeudi prochain !

E.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Derrière l'actualité

Le 13 novembre 2015, l'actualité est devenue sanglante lorsque l'horreur a frappé Paris. Les attentats terroristes ont fait 130 victimes cette nuit-là. Dès lors notre vision du monde s'est transformée. La violence, la peur, la tristesse se sont imposées dans nos esprits et dans notre quotidien. Comment réagir face à cette terreur qui nous a ébranlés ? Continuer à vivre, continuer à écrire bien sûr, pour rendre hommage à ces vies volées.

Dans un numéro spécial, le journal « Le Monde » avait demandé à vingt-huit auteurs de prendre leur plume pour « partager leurs sentiments et leurs convictions » et « écrire sans trembler ». Au cours de l'atelier qui a suivi ce vendredi noir, nous avons, nous aussi, partagé les émotions et les questionnements que nous imposait cette monstrueuse actualité. Puis dans le silence de l'écrit, nous nous sommes essayés à écrire notre chagrin sans frissonner.



<http://atelier.leparisien.fr/sites/attentats-novembre-2015-paris/>

La Nuit d'avant le 13, Karine Le Bihan

La nuit d'avant le 13, j'ai entendu en classe une adolescente dire à l'une de ses camarades : « Je ne suis pas superstitieuse mais je n'ai pas envie qu'on soit demain ». J'ai souri de sa terreur médiévale : un vendredi 13 ressemble à tous les autres vendredis.

La nuit d'avant le 13, j'ai acheté deux places pour le concert de U2. Le rite de passage pour mon fils de quatorze ans. Le bonheur d'être noyé dans une foule fanatique, ivre de vie.

La nuit d'avant le 13, j'ai lu *Matin brun* de Franck Pavloff. Comment le Mal se propage et gangrène une société. Ouvrir l'œil, garder l'esprit en alerte, résister à la tentation de rejoindre la masse conduite par un seul.

La nuit d'avant le 13, j'ai vu une femme sans âge qui, sur le trottoir, poussait un caddie où elle avait rangé sa vie. Couverture, thermos, *Le Parisien* auréolé de mauvais vin. Je me suis demandé quand elle avait parlé à quelqu'un pour la dernière fois.

La nuit d'avant le 13, j'ai acheté une jupe courte en cuir et des talons hauts. J'ai lissé mes cheveux. J'ai mis du fard sur mes paupières, du rouge sur mes lèvres. Et j'ai souri au miroir, heureuse d'être une femme libre dans un pays libre.

La nuit d'avant le 13, j'ai retrouvé ma meilleure amie à la terrasse du Café des Anges, rue de Charonne. Nous avons trinqué aux doux soirs d'hiver, à Noël qui approchait, au bonheur d'être là, ensemble. A la vie qui bat tout simplement.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

La nuit d'avant le 13, je suis allée au Whisky à gogo avec une bande de copines dont le buste pailleté attire le regard des hommes. S'époumoner sur des tubes de Madonna, danser jusqu'à l'aube, prendre l'ascenseur avec un inconnu.

La nuit d'avant le 13, des jeunes débordant de jeunesse prévoient de se retrouver dans la fosse du Bataclan où ils laisseront exploser leur joie. Le corps électrisé, ils sortiront en chantant à tue-tête, reprendront le refrain toute la nuit en buvant le même verre de vodka. En toute logique le corps électrisé, pas criblé de balles.

La nuit d'avant le 13, un jeune couple d'amoureux se donne rendez-vous au bar de L'Equipe. Ils tiennent à ce rituel qui annonce le week-end. La table en formica jaune, tout au fond à gauche, où se dessinent les projets d'une vie à deux. Peut-être un bébé bientôt. Le jour J, il s'arrêtera chez le fleuriste, arrivera en retard au rendez-vous et sera poursuivi sa vie durant par une image, une seule : elle, noyée dans une mare de sang.

La nuit d'avant le 13, penchés sur un plan de Paris marqué de sept points rouges, ils répètent le scénario, s'agenouillent vers la Mecque, posent leur front au sol, prient, enfilent une ceinture d'explosifs, trépignent d'impatience comme des enfants avant le grand feu d'artifice, font un dernier signe à Allah qui les regarde, les yeux noyés de larmes.

Quelle dernière pensée ont-ils, ces corps qui ont choisi de se pulvériser ?

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Certes, ils se sacrifient mais songent-ils au Jugement Dernier ?
Dieu accorde-t-il sa Grâce à ceux-là même qui trahissent les mots
du Coran ?

Et nous ? Sommes-nous capables de pardonner à ceux qui
crachent sur le précieux et le sacré de la Vie ?

La question hante nos nuits d'après.

II, Sylvie Seguin

Elle se souvient du jour de sa naissance. C'était sa première grossesse. Son bébé ne bougeait plus dans son ventre. Elle sentait que quelque chose n'allait pas, alors elle avait insisté pour que son mari l'emmène aux urgences. Là, les événements s'étaient précipités. Le cœur du bébé ne battait plus et il avait fallu intervenir rapidement. On l'avait anesthésiée et elle avait subi une césarienne. Vite, on avait extrait le bébé de son ventre et on l'avait emmené. Elle ne l'avait pas vu. Avec son mari, ils avaient attendu tous les deux, démunis, angoissés. Elle était à un mois et demi du terme de la grossesse. Puis son mari était parti aux nouvelles et elle était restée seule. Elle ne sait pas combien de temps, mais cela lui avait paru des heures.

Elle se souvient de la première fois où elle l'a tenu dans ses bras : il était si menu, si fragile, si vulnérable. Il dormait tout le temps, ne voulait pas téter. Combien cela a été difficile de le nourrir, de lui faire prendre du poids. Mais jamais elle n'a abandonné et son tout-petit a pu sortir de l'hôpital.

Elle se souvient de ses premiers mois à la maison. Son attention suspendue à son souffle durant des nuits. Combien de fois elle s'est levée pour s'assurer qu'il respirait encore. Son mari se moquait d'elle. Longtemps elle a continué à le peser, le couver.

Elle se souvient. Elle a eu deux autres enfants ensuite. Mais celui-ci, elle a toujours eu peur qu'il lui arrive quelque chose. Il a toujours gardé une fragilité. Comme il était fréquemment malade, il a souvent été absent à l'école. Il aimait rester avec elle. Il disait qu'ainsi, il avait sa petite maman pour lui tout seul.

Ils sont venus à la maison. Ils ont tout retourné. D'abord ils n'ont rien dit, rien expliqué. Ça criait dans tous les sens. Ils les ont

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

bousculés et puis ils les ont emmenés, elle, son mari et ses enfants. Il n'était pas à la maison.

Et là, ils lui ont dit. Ils lui ont dit qu'il était responsable de toutes ces horreurs, que c'était lui qui avait tout organisé. C'est impossible. Ils se trompent. Ce n'est pas lui. Pas mon tout-petit. Il est sensible mon fils, attentionné. Il ne ferait pas de mal à une mouche. Vous ne le connaissez pas ! Comment pouvez-vous dire cela ? Non, ce n'est pas mon petit ! Reviens, mon fils ! Viens leur dire qu'ils se trompent !

Une journée bleu-blanc-rouge, Danielle Mercier

Premier réveil après une nuit de caresses... Est-ce la proximité de cette mort si présente qui fait sauter les verrous ? Cela fait à peine un mois que notre rencontre a eu lieu, improbable mais inévitable aussi ! Et de thés en déjeuners, en dîners, en concerts, l'évidence de nos destins croisés par hasard s'impose.

Découverte de nos mondes, et aussi de l'effroi de ces fusillades ce 13 novembre. Comme une urgence, se prendre dans les bras, pas pour des hugs, mais pour se faire du bien, pour renforcer l'alchimie naissante de deux corps. Esprits déjà reconnus, en apprivoisement. Se sentir vivantes, pleines de possibles, dans la fureur des attentats. Eros et Thanatos, l'éternel combat !

Alors, oser lui proposer de sortir sous un soleil éclatant comme une revanche de la vie sur les ténèbres de la folie... Marcher dans Paris. Aller jusqu'à République. Pas de voyeurisme. Du recueillement, du partage.

C'est bizarre de commencer une nouvelle histoire d'amour de cette façon, mais ne sommes-nous pas les marionnettes du grand maître de l'univers ? Accepter ce qui arrive, le bonheur comme le malheur. Vivre à plein cœur avant que ne frappe la grande fauchuse.

Alors, bras dessus bras dessous, nous voilà parties vers le RER. Sur le quai, une rencontre inattendue : Véronique, qui vient d'obtenir son diplôme de journalisme en alternance. Et bien sûr, très vite, la conversation dérive sur les événements, leur traitement dans les médias. Elle dit son différend avec son rédac' chef du Point, mais ajoute-t-elle avec malice : « Les autres

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

journalistes faisaient bien leur travail ! ». Elle descend à Luxembourg pour son cours d'espagnol, tandis que nous poursuivons notre voyage jusqu'aux Halles.

Peu de monde. Pourtant, cela fait quinze jours que les assassins ont tué. La vie reprend petit à petit.

Approche douce : rue Rambuteau, rue Vieille du Temple, rue de Bretagne... Des enfants jouent dans le square de la mairie du 3ème arrondissement. Appareil photo en bandoulière, je clique les bleu-blanc-rouge encore accrochés aux fenêtres. Je suis un peu déçue. Il y en a peu, mais les premiers m'ont fait sourire : c'était trois tee-shirts !

Devant l'église Sainte Elisabeth, côte à côte, le drapeau avec la croix de Malte et le drapeau français. L'atmosphère se fait plus dense alors que la République se profile au bout de la rue. Nous traversons, étrangement silencieuses, le regard à la fois happé par les marques d'hommage et tourné vers notre intérriorité de mortelles.

Au pied de la statue triomphante, des photos, des fleurs, des bougies, des drapeaux, des dessins d'enfants, des femmes et des hommes retenant à peine une larme. Un étrange silence, seulement troublé par le clic des appareils photos. Là, le nous qui se dessine s'efface devant la douleur, l'incompréhension de ces actes monstrueux. Pêle-mêle des anges, des drapeaux français fichés dans une grande bouteille de vodka, des odes à la vie et à la liberté.

Mes photos porteront témoignage de ce moment particulier... D'autres sont là, et nous partageons la stupeur de l'inimaginable,

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

pourtant présent à nos yeux. Ma dernière photo, comme un présage peut-être, le mot LOVE en grosses lettres de velours rouge au pied de la statue.

Nos regards se croisent, et en connivence nous nous éloignons doucement, décidant d'aller déjeuner au Café République, pour être encore tout près de ces vies sacrifiées.

Une journée particulière... Bleu comme le ciel de Paris ce jour-là, blanc comme l'innocence des âmes envolées et rouge comme la couleur du sang et de l'amour.

A corps et à cris, Karine Le Bihan

Dans mon pays, les jours d'hiver ont un teint blasé, les cafés leur terrasse déserte, le Bataclan les portes fermées.

Frissons de froid et d'effroi. Chair de poule d'un pays en guerre. Attente du prochain coup de feu visant l'innocent.

On pense aux familles des victimes. Visages défigurés par la douleur. Ils ne le savent pas encore mais, désormais, ils ne vivront plus, ils ne feront qu'exister et au fond d'eux crier l'absence.

On se donne la main dans une fraternelle ronde. On pose des fleurs blanches sur la place de la République. On se met à genoux. On allume des bougies aux pieds de la déesse Marianne.

Communion d'un peuple figé sous la torpeur. Communion d'un peuple amoureux de la liberté et dont les enfants ont versé le sang pour avoir bu, ri, chanté, aimé.

Ce sang rougit le bleu de la Liberté. C'est le sang de la déesse qui coule après un viol collectif.

Partout on se cogne aux fantômes violets qui errent dans les rues comme des âmes fortes, traînant derrière eux la question du mystère injuste de la disparition. Pourquoi moi ? Pourquoi étais-je là, ce jour-là, à ce moment-là ? Pourquoi m'effacer, moi, d'un monde auquel je participais ? Dans lequel il m'était donné de me réaliser ?

Vaines questions.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Restent les drapeaux tricolores aux balcons des cités
les profils bariolés sur Facebook
les dessins d'enfants qui prennent la pluie hivernale sur les barricades
les larmes des artistes qui remontent sur scène
les photos des touristes venus se recueillir auprès de la déesse courbée et vieillie
sous le soleil revenu
car le soleil revient toujours
imperturbable il ne se couche que pour mieux se lever
indifférent au sort des vivants et des morts.
Reste la force miraculeuse des mots.
J'ai toute latitude.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Colère, Christine Garnier

Elle s'est levée toute abîmée
Elle est sortie pour s'aérer.

Elle prend l'air, elle prend le vent.

Dans son esprit
Tout est tari.

Elle prend l'air, elle prend le vent.

Elle a crié
Toute chamboulée.

Elle prend l'air, elle prend le vent.

Dans son royaume
Tout se transforme.

Elle prend l'air, elle prend le vent.

Elle s'est trouvée
Toute chiffonnée.

Elle ne prend plus l'air, elle prend le vent.

Effroi de novembre, Maria Besson

Elle relève sa mèche de son geste coutumier, pose son coude sur la table et le regarde droit dans les yeux, de son air sombre. Sans un mot, Yvan la dévisage. Malgré le brouhaha ambiant, il s'entend penser : « Elle va sûrement partir dans une de ses tirades savantes pour me parler de mon manque d'attention à son égard... Désert affectif dans lequel je la plonge... Insatisfaction relationnelle... ». Au lieu de la scène attendue, il la voit se lever d'un air plutôt calme : « Je te laisse payer l'addition, je vais faire un tour avant de rentrer. Tu vois, il y a vraiment des jours où j'ai envie de respirer un autre air ». « C'est cela, prends toi pour Arletty avec tes airs d'atmosphère.... Tu comptes te balader longtemps, avec ton caractère en bandoulière ? Je te rappelle qu'on n'est pas allés à l'anniversaire de Stéphane parce que tu as préféré un petit dîner en terrasse, et.... en amoureux », ajoute-t-il d'un air à la fois pincé et goguenard. « Sais-tu seulement ce qu'être amoureux veut dire ? ». Elle prend la veste sur le dossier de sa chaise et avec une grâce toute en séduction féline, lui jette son regard noir et s'éloigne.

« Super début de week-end ! », soupire Yvan. Son projet de balade matinale, demain aux Buttes Chaumont, risque d'être légèrement compromis parce que, bien sûr se dit-il, quelle que soit l'heure à laquelle rentrera Fatiha, on n'échappera pas à une dispute, suivie de quelques larmes, avant de se rabibocher, s'aimer à nouveau et faire l'amour.

Fatiha est déjà de l'autre côté de la rue, elle marche à grandes enjambées, ses joues sont brûlantes, elle sent la colère envahir sa tête et tout son corps quand, tout à coup, elle entend un bruit

assourdissant. On dirait des coups de feu en rafale qui semblent venir d'en face, du bistrot qu'elle vient de quitter. Elle se retourne et aperçoit des silhouettes courir dans tous les sens. Elle entend des cris d'horreur, des hurlements de peur. Elle se dirige vers la terrasse quand quelqu'un l'arrête en l'agrippant par les épaules. « N'y allez pas, sauvez-vous, il y a un fou qui tire sur tout le monde ». Elle s'arrête au milieu du trottoir. « Un fou ? Mais c'est quoi ce délire ? Yvan, mon amour, mon cœur, ma vie. Yvan où es-tu ? ». Elle n'arrive plus à respirer. Tout devient flou autour d'elle, elle n'entend plus rien, seule la voix d'Yvan résonne dans sa tête embrumée : « un petit dîner en terrasse et en amoureux... ». Le visage d'Yvan, son sourire, sa silhouette lui remplissent les yeux. Elle ne voit plus rien d'autre. Comme dans un rêve suspendu, elle est sur « pause ». Immobile, tétanisée, c'est à peine si elle distingue l'ombre d'un type armé monter dans une voiture qui démarre à toute allure. Les tirs se sont arrêtés. Telle une somnambule, elle revient sur ses pas. Des personnes sont à terre. L'endroit s'est transformé en cauchemar. L'air hagard, pétrifié, ailleurs, Yvan est debout à côté de la caisse, en face du comptoir.

Nuit noire. Horreur sanglante. Cent trente innocents tués, des dizaines de victimes au Bataclan et aux terrasses de cafés. Des familles endeuillées. Paris meurtri. Le monde libre affligé. Des réactions d'inquiétude et de soutien de ceux qui connaissent, qui aiment Paris et des Parisiens. Du bleu-blanc-rouge partout en France et ailleurs.

Terrorisme, djihadisme, salafisme. C'est sûr, rien ne sera jamais plus comme avant, les médias s'en font l'écho en boucle : radio, télé, journaux, internet, reportages en direct, informations

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

chaudes, analyses savantes, points de vue d'experts. Syrie, Libye, Iran, Daesh, pétrole, état d'urgence, alliés, riposte, coalition européenne, restrictions des libertés, droit à la sécurité... Faire le tri, penser par soi-même, combattre la haine de l'autre, résister à la peur. Oui, rien ne sera plus comme avant. Les soirées de légèreté, de quiétude innocente ont disparu un vendredi 13 novembre avant minuit. Mais malgré les larmes et la douleur, des bougies s'allument, des cœurs plein d'amour se reconnaissent, des mains se tendent, des corps s'enlacent, des sourires se rendent et des pensées s'aiguisent pour que s'ouvrent les esprits.

Dans le deux pièces-cuisine du 11^{ème} arrondissement, Yvan est penché sur son ordinateur. Sur le parquet, autour du canapé, les journaux se mélangent aux feuilles manuscrites. Avec une immense tendresse, Fatiha regarde Yvan concentré sur son écran. Elle s'approche et il l'étreint avec force. Dans leurs yeux, la tristesse et l'effroi se mélangent au bonheur de se sentir vivants. Mais une question reste en suspens : comment s'écritra la suite ?



DomiMo, 2016

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Plagiat poétique

Et si pour écrire de la poésie, il était possible de s'inspirer de poètes célèbres en restant fidèle à sa touche personnelle ?

Sur la base de plusieurs recueils poétiques, chaque participant a été invité à choisir un poème, à se laisser porter par son rythme, puis à donner libre cours à sa propre imagination.

Mais comment s'inscrire dans un registre poétique, comment rester fidèle à ses contours sans pour autant calquer les tournures, ni céder au pastiche ?

La frontière de l'imposture semble mince, jusqu'au moment où l'on ose s'aventurer dans les idées et les mots de l'auteur, détourner son texte et devenir tout à la fois faussaire et poète !

Alphabet, Christine Garnier

D'après Alphabet de Maurice Carême

A c'est l'amour qui bouscule

B c'est le bateau sans voile

C le champagne sans les bulles

D le désespoir dessiné sur la toile

E c'est l'excès de ta naïveté

F le fumet de ta cuisine sophistiquée

G le goéland dans son envolée

H la hutte du guerrier

I c'est l'ivresse de ta présence

J le jargon de ton innocence

K le kaki dans toute sa brillance

L le lieu de notre indécence

M c'est le mal qui souvent nous ronge

N le néant dans lequel je plonge

O l'orage, ouahhhh ! Ça déménage !

P le parfum salé de la plage

Q la quiétude installée sur ta route

R la réalité doucement rattrapée

S le sourire de ta dulcinée

T le tyran, vexé sans doute ?

U c'est l'urgence de nous retrouver

V le voyage que nous ne ferons jamais

W le wagon abandonné

X le xylophone aux teintes variées

Y tes yeux plongés dans les miens

Z le zen qui mène à ton destin.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Prière et idéal, Joan Monsonis

D'après La Rose et le réséda de Louis Aragon.

Celui qui croyait au ciel

Celui qui n'y croyait pas

Certains bébés sont tout de suite baptisés

D'autres célébrés comme saison d'été

Tous apportent le soleil sur des visages hébétés

Une prière ou un espoir pour la meilleure des destinées.

Celui qui croyait au ciel

Celui qui n'y croyait pas

Qu'on laisse aux enfants juger entre eux

Ne les entraînons pas dans nos jugements douteux

Les papas athées sont tout aussi merveilleux

Qu'un môme innocent demandant l'aide de Dieu.

Celui qui croyait au ciel

Celui qui n'y croyait pas

Les amours de jeunesse de tout un chacun

Ont fait baigner les coeurs dans le même parfum

Les mêmes explosions de joie, les mêmes chagrins

Et cette terrible mélancolie lorsque l'été prend fin.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Celui qui croyait au ciel

Celui qui n'y croyait pas

L'un met tous ses espoirs dans un au-delà

L'autre voudrait un monde sans foi ni loi

Mais la douleur nous met dans un même désarroi.

Toutes les larmes se ressemblent, ne croyez-vous pas ?

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Apologie du demi, Zina Illoul

D'après Demi-rêve de Robert Desnos

J'erre un soir de demi-lune

Serrant un demi-dollar au fond de ma poche

Je rêve à demi éveillé d'une nuit de tranquillité

Ni ange ni démon pour me tourmenter.

A une demi-heure de chez moi, j'écoute l'air de rien

Les gens médirent à demi-mot sur mon passage

A demi bourré, je n'ai que faire de ces bons à rien

Propres sur eux et sales en eux !

Ils ne savent rien de moi, de ma vie

Je n'ai pas choisi de naître demi-homme

Je noie mon chagrin de demi-aimé

Que seule une demi-bouteille de vodka parvient à atténuer.

Ne dit-on pas qu'à chaque jour suffit sa peine

La mienne se prénomme Mérédith.

Le demi-ton sur « dith »

Je boirai bien un demi-sec.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Le chat, Christine Garnier

D'après La grenouille bleue de Maurice Carême

J'écris n'importe quoi
Mettons : le chat pourpre
Aussitôt le voilà
Qui bondit sur le toit
Et se sauve sous mes yeux.

Bon ! Où s'en va-t-il ?
Le voilà qui revient
Et s'enroule en douceur
Autour de mes chevilles.

Mais que me veut-il
Ce mystérieux félin ?
Intéressé ?
Je me retourne agacée
Et lui crie au revoir
A bientôt sous le laurier !

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

IL Y A, Maria Besson

D'après Il y a de Guillaume Apollinaire

IL Y A des vendredis meurtriers

IL Y A des dimanches où les citoyens sont appelés à voter

IL Y A dans le ciel des étoiles qui s'éteignent

IL Y A des visages partout étonnés
mais d'autres dont la joie carnassière éclate

IL Y A que nous avons peut-être tout gâché
dans le cœur de Rousseau, dans le cœur de Voltaire

IL Y A que je m'étonne encore devant la télé

IL Y A la voix et le regard de ceux que j'aime

IL Y A des mauvais esprits qui rôdent, couverts de la patrie
dont ils se sont indignement revêtus

IL Y A dressées comme un espoir, les guirlandes de Noël
derrière la fenêtre

IL Y A les amis sur Facebook qui partagent leur désarroi

IL Y A un texte dont je me souviens,
un petit livre intitulé « Matin brun »

IL Y A la mélancolie, la tristesse mais aussi la peur
que tout bascule dans un monde sans lumière, sans légèreté,
sans joie et peut-être sans amour

IL Y A la vie

IL Y A des hommes et des femmes qui l'adorent.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

A l'origine, Karine Le Bihan

Inspiré par Guillaume Apollinaire

Le 23 du mois de juin 2001 à l'heure où pointent les premiers rayons du jour, je me levai après une nuit sans sommeil.

Je préparai une petite valise, une trousse de toilette, une chemise de nuit, un livre *Rouge Brésil*, l'histoire de Just et de Colombe dans la baie sauvage de Rio livrée aux jungles et aux Indiens cannibales.

Je regardai avec envie des cerises grenat logées à l'étroit dans un bol vert amande. J'essayai de ne pas succomber à la tentation d'en mordre une à pleines dents. C'est à jeun qu'on m'attendait, ils l'avaient assez répété, à jeun et en forme.

Ils sont drôles quand ils s'y mettent.

J'entrai dans la chambre bleue pour le plaisir de voir encore combien tout était prêt, la commode blanche, la couette où couraient les éléphants, la veilleuse qui projetait des étoiles au plafond, le mobile des poissons colorés de l'Océan Indien, souvenir de mon voyage avec lui aux Maldives, rien de plus beau pour un voyage de noces. Je soufflai sur les poissons qui se mirent à voler ensemble dans la même direction. Des heures j'avais passées à imaginer le grand jour, celui où l'on passe de deux à trois, j'imaginais, j'imaginais, mais même en imagination, je ne voyais rien en fait. L'heure a sonné. Nous partîmes, lui et moi, main dans la main, comme on part pour un grand voyage, la découverte d'un nouveau monde dont nous ne connaissions rien.

Fous d'amour, confiants en la vie comme jamais.

Déjà la ville se réveillait doucement sous une douce chaleur. Les vivants couraient après le bus, crient victoire s'ils trouvaient une place sur la banquette vieillie par l'inlassable ronde des voyageurs. Les morts s'étiraient à l'étroit dans leurs sombres

demeures, frustrés de voir que le monde continuait sans eux, attendaient une improbable visite, tombaient dans le puits de l'oubli. Pour tous un matin comme un autre, l'itinéraire tracé de l'informaticien, du commerçant rentrant de Rungis, du comptable, de la boulangère, de l'hôtesse de l'air, de l'ouvrier autoroutier.

Pour nous, un matin comme aucun autre, le silence dans la voiture, les mots sont de trop parfois.

Nous franchîmes les grandes portes du bâtiment vieux de mille ans, Saint-Vincent-de-Paul. Je me déshabillai dans la petite chambre blanche, je frictionnai mon corps au savon rouge, j'avalai la pilule, j'enfilai la blouse et la charlotte bleues. Et nous attendîmes notre tour. Moi j'espérais qu'on m'oublie, qu'on me le laisse encore quelques jours. Je n'avais rien lu sur le sujet, rien écouté des femmes qui étaient passées par là, qui savaient déjà, qui auraient bien voulu partager leur souvenir gardé intact au fond d'elles. Une femme jamais n'oublie ce moment unique, exceptionnellement unique. J'étais venue en ignorant tout, vierge de toute appréhension, angoisse, peur.

On a frappé, deux hommes m'ont posée sur le lit roulant jusqu'au bloc opératoire. On m'a glissée sur une plaque de métal froide comme le marbre, on m'a mis les bras en croix. On m'a souri et on m'a rassurée : « Ne vous inquiétez pas, ma petite dame, tout va bien se passer, ne vous inquiétez surtout pas ». Comme je n'étais pas inquiète, ces mots m'ont vraiment inquiétée. On a installé le rideau vert derrière lequel s'agitaient les mains gantées et plastifiées. Le chirurgien s'est présenté, a enfoncé son scalpel dans ma chair pour tracer à l'horizontale, partageant son savoir-faire avec la ronde des étudiants en médecine, pensant sûrement à ses vacances d'été un 23 juin, c'est légitime, Corse Grèce Chypre, son cœur balançait. Je me suis demandé s'il était sorti la veille chez des amis, s'il s'était disputé avec sa femme, s'il avait bu beaucoup de vin, s'il s'était

couché tard, s'il s'était levé de bonne humeur. J'ai senti qu'ils s'y mettaient à plusieurs, combien trois, quatre, pour ouvrir mon ventre, une ouverture assez large pour le cueillir. Mon corps ne m'appartenait plus, j'ai pensé : « N'y pense pas, ce n'est qu'un mauvais moment à passer, tes entrailles sont offertes à tous les regards, n'y pense pas, essaie de ne penser à rien ou au moins pense à quelque chose de bon, tiens la Fête de la Musique où tu étais avant-hier soir, la chaise que les jeunes t'ont donnée sur le trottoir, le petit verre de vin que tu as bu, les regards respectueux ou envieux posés sur ton ventre. » Mon corps ne m'appartenait plus, j'ai pensé : « Tu n'accouches pas, en fait on t'opère, ce n'est pas du tout du tout du tout la même chose, tu n'avais pas réalisé jusque-là mais tu n'accouches pas en fait. »

Et puis j'ai entendu le cri du bébé, le premier cri de mon bébé qui venait au monde sans moi. J'étais spectatrice de la naissance de mon premier enfant, pas actrice. Il était né en moi, nous avions vécu ensemble pendant des mois et là on me déchirait pour me le prendre. C'est un garçon, Madame, vous le saviez ou pas, c'est un beau garçon, regardez. On l'a fait passer de l'autre côté du rideau.

On l'a approché de moi. J'ai vu l'espace de dix secondes, peut-être moins, une forme violette et visqueuse qui hurlait. Contrariée d'avoir été cueillie par surprise en plein rêve utérin. Déçue du froid glacial, de la lumière blafarde, du bruit des instruments chirurgicaux, des voix inconnues.

Et on l'a emmené.

Et j'ai pleuré. Je sentais les larmes couler sur mon visage, j'en avalais une sur deux, je ne pouvais pas les essuyer, les mains clouées sur les barres de fer. J'ai pensé demander à quelqu'un, tenter d'attirer l'attention, mais tous s'affairaient. Pour aspirer le placenta : « Ne faites pas attention, Madame, le bruit est très impressionnant mais ce ne sera pas long, c'est un appareil qui a fait ses preuves, rassurez-vous ». Pour recoudre l'utérus, le

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

péritoine, les abdominaux sur quatre plans superposés. Travail de couturier sur ma chair lacérée, agrafée, meurtrie pour toujours. J'ai pensé : « C'est si long, combien de temps encore avant que l'effet de la péridurale ne s'estompe, et si je ne retrouvais pas l'usage de mes jambes et demain, comment ferai-je pour me lever après ça ? Comment ferai-je pour m'approcher du berceau en plexiglas, prendre mon bébé dans mes bras quand il pleurera parce que c'est sûr il pleurera ? ».

Et puis, juste après, j'ai pensé : « N'y pense pas, bientôt tu seras là-haut dans la chambre ensoleillée, dans le lit chaud, ton bébé tout contre toi, tu prendras ses mains dans les tiennes, tu regarderas son visage comme on contemple une aube nouvelle, tu sentiras son souffle chaud dans ton cou, tu embrasseras ses joues rondes, tu lui parleras doucement, alors c'est donc toi, alors c'est donc bien toi qui viens de moi et il reconnaîtra ta voix.

C'est depuis la nuit des temps que vous vous connaissez.
Ce sera un moment parfait absolument parfait, n'y pense pas, n'y pense pas, n'y pense pas ».

Ici et là-bas, Fabienne Lassalle

La vie nous sourit.

Tout paraît si facile à Bagneux.

L'amour nous a poussés là tous les deux.

Le Maroni et l'Oyapock, fleuves majestueux

Paysage de mon enfance dont j'ai gardé la nostalgie.

L'enfer vert de Guyane m'a habité

Autant que je l'ai pénétré.

Franchir les limites du continent

Fut ma première envie.

L'Amérique du Nord, ma seconde mère nourricière

Me fit don de son savoir.

Pour comprendre l'âme noire

Bamako, Ségou, Tombouctou ont répondu

A toutes les questions à mes lèvres suspendues.

Je n'ai pas aimé Sofia et ses sœurs soviétiques

Pour leurs hivers froids et leurs regards d'acier.

Staline savait glacer les sangs, Poutine inspirer le danger.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Pourquoi le muezzin s'est-il tu ?

Palmyre pleure ses statues dévêtuës.

Quand reverrais-je Damas et Lattaquié ?

Jusqu'aux chevaliers qui ont tout abandonné

Hélas, Jérusalem n'est plus à leur portée

Le Krach lui aussi est bombardé.

Viens mon amour, emporte-moi loin de la haine

Là où il fait bon vivre en Hauts-de-Seine.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

L'ombre et la lumière

« Une ombre est une zone sombre créée par l'interposition d'un objet opaque entre une source de lumière et la surface sur laquelle se réfléchit cette lumière ». A l'instar de cette définition, certains couples fonctionnent selon cette association entre ombre et lumière. L'un est reconnu, il possède une aura, du pouvoir et brille dans la lumière, tandis que l'autre vit dans son ombre. Nombreux sont ces duos dont les relations ambiguës ont alimenté la littérature, le théâtre et le cinéma. Jean Genet s'est inspiré d'un fait divers pour sa pièce *Les bonnes* : au service de « Madame » depuis plusieurs années, subissant ses quatre volontés sans se rebeller, deux employées de maison finissent par passer à l'acte et la tuent. Issue d'une histoire vraie elle aussi, le film *Big eyes* réalisé par Tim Burton, raconte comment le peintre Walter Keane a connu un immense succès commercial, en se faisant passer pour l'auteur de tableaux d'enfants aux yeux immenses, réalisés en fait par son épouse. Pour le spectateur, tout l'enjeu réside dans l'attente du moment où la situation va basculer, où, après avoir tant supporté, le « dominé » va réagir suite à la parole ou au geste de trop...¹

Ninon et Jean, Georges et Esteban, la Cigale et la Fourmi, Monsieur le Président et Serge Rombier : découvrez les duos imaginés par les écrivants d'À mots croisés.

¹ Source : La fabrique des histoires, 50 ateliers d'écriture pour devenir auteur, Ségolène Chailley, Ellipses, 2013.

Ninon la Blonde, Karine Le Bihan

Ninon la Blonde, on m'appelait, petite.

Mes cheveux avaient la couleur du blé mûr. Les rayons du soleil leur donnaient de beaux reflets. En cascades bouclées, ils descendaient jusqu'au bas de mon dos et quand je marchais, ils flottaient dans le vent. Ils étaient ma fierté. Ma grand-mère aimait laver, brosser, coiffer ce qu'elle appelait « le don de Dieu ». Quand j'allais la voir, elle me faisait de belles nattes qui me donnaient l'allure d'une petite fille modèle.

A l'école, les filles m'adressaient des regards envieux et je préférais la compagnie des garçons qui me demandaient la permission de toucher mes cheveux. Pour la photo de classe, la maîtresse me plaçait au milieu des autres. Ta chevelure est un puits de lumière qui éclabousse tout autour de toi, disait-elle.

La première fois que j'ai vu Jean, il se fondait dans la nuit avec son manteau et son bonnet noirs. Seul son visage était éclairé par la lumière de la vitrine. Il contemplait les merveilles en écarquillant les yeux. Et moi je regardais ce petit garçon différent des autres, comme entouré de mystère.

Je me suis approchée doucement, je lui ai demandé comment il s'appelait et quel jouet il convoitait. Il a tourné vers moi ses yeux noirs entourés de longs cils dans lesquels perçait une ombre impénétrable. Il a désigné un sabre laser. J'ai touché au fond de ma poche le billet donné par ma grand-mère, destiné à m'offrir une poupée parlante. Le rêve de mes dix ans. Je n'ai pas réfléchi, je suis entrée dans la boutique, j'ai acheté le sabre laser et sans attendre qu'il soit empaqueté, je l'ai offert à Jean, qui a

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

marmonné un merci surpris. Puis, je lui ai fait un bisou sur la joue et je suis partie en courant.

Ça a commencé comme ça. Nous nous retrouvions dans notre cabane, cachée dans un coin du parc de la ville. Un projet commun, cette cabane : il avait dessiné les plans sur un carnet et moi, j'avais empilé les rondins, lié les branches entre elles et arraché des fleurs du parc pour les planter devant notre refuge. Jean préférait garder les mains propres, obéissant à son père, médecin, qui lui répétait sans cesse de les laver pour éviter la transmission de microbes. Moi, personne ne me répétait rien, mes parents avaient choisi de s'investir dans leur carrière plutôt que dans mon éducation et, comme le Chaperon Rouge, je rendais visite à ma grand-mère, qui me voyait avec plaisir et me cuisinait des sablés en forme de cœur. Certainement pour me rappeler que quelqu'un m'aimait.

La maîtresse s'était pris d'affection pour moi et m'autorisait à rester en classe en fin de journée, quand les autres rejoignaient en courant leur goûter et leur mère. Je la regardais corriger les cahiers des élèves et, assise près d'elle, je confectionnais un mobile-poissons ou un bateau en feutrine que je destinais à Jean. Je lui offrais mes cadeaux et l'embrassais sur la joue, le nez, le front : il riait quand mes cheveux le chatouillaient. Il me lisait des histoires car il adorait les livres alors qu'à moi, ils me tombaient des mains. Plus que tout, j'adorais l'histoire de Robinson Crusoé, cet homme sauvé de la solitude par un autre.



DomiMo, 2016

Les jours de pluie, dans notre refuge, la voix douce de Jean me transportait dans les mers chaudes et me signifiait que je n'étais plus seule.

Puis, il est parti. Son père avait décidé d'aller travailler dans un nouvel hôpital. Le jour de son départ, j'ai plongé une paire de ciseaux dans la masse de mes boucles et j'ai coupé. Au moment où il montait dans la voiture, je lui ai donné une longue mèche et l'ai embrassé sur les lèvres. Je te donne cette mèche, c'est tout mon trésor. Prends-en bien soin. Quand tu la toucheras, tu te souviendras de moi. Un jour, tu reviendras et tu me trouveras. Je t'attendrai. Il a enfoui la mèche dans la poche de son pantalon et m'a serrée dans ses bras. Quand la voiture a tourné au coin de la rue, il m'a semblé que la terre tremblait, qu'un tsunami se déclenchaient en moi.

J'ai fait mes années de collège en crevant d'ennui. Les profs semblaient prendre plaisir à transmettre des connaissances qui me semblaient parfaitement inutiles. Je n'ai qu'un bon souvenir : l'épisode de Cosette, l'orpheline sauvée par l'ancien bagnard promis au mal. La plupart du temps, je prenais place au fond de la classe et j'écrivais de longues lettres à Jean. Lui aussi passait son temps au fond de la classe, caricaturant ses professeurs sur son carnet à dessins, n'hésitant pas à se montrer insolent. Exclu du collège, son père a décidé de l'inscrire en pension, loin de sa ville et de ses amis. Il s'y sentait prisonnier, condamné à une peine qu'il trouvait injuste. Il passait ses nuits à échafauder les plans d'une évasion. Il m'a demandé de l'argent. J'ai congédié l'étudiant embauché par mes parents pour faire leur travail de parents et je lui ai envoyé l'argent de sa paye. Il saurait me

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

remercier par un baiser fougueux. Après avoir tagué les murs de l'enceinte, il a couru vers sa liberté.

A quinze ans, je demande à ma grand-mère de me couper les cheveux. Je m'installe dans son salon, devant le grand miroir, prêté pour la cérémonie. Mon visage se métamorphose. J'ai du mal à reconnaître l'enfant que j'ai été : une jeune fille naît comme par magie sous les mains de sa grand-mère. Elle porte désormais un carré plongeant. Elle est belle, les garçons la regarderont mais elle ne les verra pas. Je ramasse les boucles posées sur le sol que je dépose dans un grand vase sur la table. Je sélectionne les plus belles, les parfume et les enferme dans un coffret en argent. Un beau cadeau destiné à Jean.

Je veux à mon tour façonnner des visages, en faire mon chef d'œuvre. Mon CAP en poche, j'entre dans un salon de coiffure, et, après avoir fait mes preuves et accepté les tâches ingrates, la patronne me confie mes premières têtes. Je shampouine en massant les crânes longtemps, je rince les couleurs, j'enferme les mèches dans l'aluminium. Mes cheveux repoussent, mes boucles scintillent sous les lumières du salon. Les clients me regardent, me laissent leur carte, parfois : je ne réponds pas à leurs avances. Pas question pour moi de courir le risque de perdre un travail qui me rend heureuse. Et puis il y a l'ombre de Jean qui plane au-dessus de ma tête.

J'écoute les clientes en les coiffant. Elles viennent pour qu'on s'occupe d'elles, pour s'offrir une douce parenthèse. Un mari au chômage, un frère alcoolique, un enfant malade, une séparation douloureuse, c'est cela que j'entends. Je leur propose de changer de tête. Je sais qu'elles reprendront ainsi confiance en

elles et en la vie. Je suis heureuse de voir leur visage éclairé par un sourire quand elles sortent du salon en jetant un dernier coup d'œil au miroir. La patronne me félicite, me récompense par des primes que j'économise.

Un soir d'hiver, au moment où je ferme la porte du salon, je sens une main posée sur ma nuque. Je sursaute, me retourne, la terre s'ouvre sous mes pieds : Jean me fait face. Il porte un jean et un blouson noirs qui lui donnent un air voyou. Ses yeux cernés ont conservé l'ombre de jadis, qui s'est épaisse. Redoutablement séduisant. Je ne réfléchis pas, je prends son visage dans mes mains, j'enfonce ma langue dans sa bouche et la fais tourner longtemps autour de la sienne. Il me serre si fort que j'en ai la chair de poule. C'est curieux, je suis blottie dans ses bras et, pourtant, un courant froid parcourt mon corps entier. J'ai la folle sensation de me jeter corps et âme dans un puits.

Il est le premier homme à entrer chez moi. Il jette son bagage sur le lit, ouvre le frigo et s'allonge sur le canapé. Tu dois m'aider Ninon, j'ai fugué, je ne peux pas rentrer chez moi, je ne veux plus voir mon père, j'ai trouvé refuge dans des squats mais j'ai peur de la police, tu crois que je peux rester ici quelque temps ? En guise de réponse, je m'approche de lui, il me déshabille et m'embrasse. Il est le premier homme à entrer en moi. Je suis fière qu'il me fasse goûter à sa grande expérience des femmes. Ça commence comme ça. Nous nous retrouvons chaque soir dans mon studio douillet, je nous prépare un bon dîner aux bougies et nous faisons l'amour. Il saisit mes cheveux dans sa main. Tu devrais les couper Ninon, tu ferais moins petite fille, tu n'as pas besoin de cette masse écrasante pour être une femme.

Un jour, je demande à ma patronne de me faire une coupe à la garçonne. En voyant les boucles dorées tomber sur le sol, je pense aux mots de la maîtresse de mon enfance et, confusément, je sens que je suis en train de perdre de ma lumière. Le miroir ne reflète plus une jeune fille rayonnante mais une femme aux cheveux courts et au regard sombre, qui n'ose pas toucher sa nuque de peur de pleurer. Il me semble qu'on a porté atteinte à ma féminité. Je me console en imaginant la joie qu'aura Jean, mais le soir venu, il lève à peine les yeux sur moi, occupé qu'il est à dessiner une modèle posant nue sur le canapé du salon. Une brune qui porte un chignon magnifique.

Il dessine beaucoup de nus durant cette période. Il n'a jamais cessé de dessiner et, de sa vie de fugitif, a conservé des carnets de scènes de rue. Croquis de solitaires, de mendians, de drogués, des errants figés pour toujours au crayon gras. Il veut se consacrer à son talent. Ninon, je ne veux pas me salir les mains en travaillant. Mes mains sont faites pour créer, inventer, innover. Je crois que toi, tu peux me comprendre. Je comprends. Le lendemain, je fais des heures supplémentaires et je dépose des billets dans le coffret, au-dessus des mèches. Comme je crains que Jean ait le sentiment d'être entretenu, je l'invite à y puiser autant qu'il le veut. Désormais, c'est notre argent, plus le mien. Je ferai bouillir la marmite et toi tu emploieras ton temps à tes œuvres. Seul ton bonheur m'importe.

Et puis les choses changent. Il se met à sortir le soir, à bien souvent rentrer ivre ou shooté à je ne sais quoi. Je le déshabille, le dorlote et, serrée contre lui, je cherche le sommeil. Un matin, il a ces mots. Je ne veux pas de cette vie de couple rangée, à notre âge, nous ressemblons déjà à mes parents, c'est

insupportable. J'aime le monde de la nuit, il s'y passe des choses que tu ne soupçonnes même pas. Aujourd'hui, ce sont les rencontres nocturnes qui m'inspirent. J'ai peur de le perdre. Jean, tu es libre de faire ce que tu veux. Je t'aime comme tu es. Je t'aime tout court d'ailleurs. Il a un rire inquiétant qui me donne la chair de poule. J'apprends qu'il fréquente Le Crépuscule des dieux, une boîte de nuit de mauvaise réputation. Il a certainement des aventures avec d'autres femmes, mais je suis convaincue que moi seule sais l'aimer comme il le mérite et, qu'un jour, il m'aimera aussi.

Ma grand-mère tombe malade. Folle d'inquiétude, je me précipite à l'hôpital, et quand j'ouvre la porte, elle jette sur moi un regard affolé. Je m'approche du lit, elle respire avec peine, souffre à chaque respiration. Je vois qu'elle puise dans le peu de forces qu'il lui reste pour me glisser à l'oreille Qu'as-tu fait à tes cheveux Ninon ? Qu'as-tu fait de ton trésor, la seule chose que tes parents t'aient donné ? Je ne te reconnais plus, ma petite fille, je ne te reconnais plus. Je lui prends la main et l'embrasse, ne trouvant rien à lui répondre. Moi non plus, je ne me reconnais plus, avec ma coupe courte, mon jean et mes baskets. Jean ne supporte plus de me voir en jupe et en talons. Je n'ai pas même pu négocier les boucles d'oreilles qui pourtant me vont si bien.

Et puis un matin, j'arrive à l'hôpital avec un bouquet de fleurs fraîches et je trouve le lit vide et refait. Il y a une odeur terrible d'eau de javel qui me donne la nausée. Je ne comprends pas tout de suite. Je m'assois sur le lit et je prends la photo posée sur la table de chevet et oubliée par le personnel : moi, enfant, et elle qui brosse mes boucles dorées. Je regarde longtemps cette photo et je vois alors un rayon de soleil qui irradie la chambre

pâle. Comme si ma chevelure gardait encore un peu de son pouvoir. Et je pleure toutes les larmes que j'ai en moi depuis longtemps.

Je me rends seule à son enterrement. Mes parents vivent à l'autre bout du monde et ne trouvent pas essentiel de revenir pour la circonstance. Quant à Jean, il frissonne d'horreur à l'idée d'entrer dans une église, de marcher d'un pas lent dans le cimetière, de voir le cercueil étouffé par la terre fraîche. Je comprends. J'hérite de la maison, que Jean me conseille de vendre au plus vite. Je ne tiens pas, de toute façon, à retourner sur les lieux où elle n'est plus. Et puis j'ai un grand projet : j'imagine déjà mon salon de coiffure, beau, moderne, avec un bar à ongles et une clientèle heureuse. Le rêve de ma vie. Je serais patronne, ferme et juste avec mes employés, fière de coiffer celle qui m'a tout appris du métier. Jean dessinera les plans du salon, il y exposera ses dessins, on connaîtra enfin son talent. Nous serons heureux.

Une nuit que je l'attends, la tête enfouie dans son oreiller pour m'endormir avec son odeur, je trouve, au fond du lit, son carnet à dessins. C'est étrange, il ne sort jamais sans lui. Sur les dernières pages, des croquis érotiques. Deux jeunes hommes enlacés qui semblent aux anges. Pressé qu'il était de passer à la banque et de prendre le premier train avec son ami, il l'a oublié. Prise de vertige, je titube jusqu'à la salle de bains et d'une main tremblante, je prends la tondeuse. Lentement, je me rase la tête. Et dans le miroir, je vois avec horreur mon regard perdre le peu d'éclat qu'il lui restait.

L'ami Georges, Maria Besson

Il doit conclure sur une note optimiste et volontaire. Encore quelques phrases avec des mots forts et bien sentis et j'aurai terminé son discours. Comme d'habitude, il trouvera le ton adapté, jouera de son regard doux et sérieux à la fois et déployera ce charisme qui fait lever l'auditoire.

En terminale déjà, j'écrivais ses dissertations et, comme elles étaient généralement aussi bien notées que les miennes, c'est lui qui était sollicité pour lire « son » texte qu'il faisait vivre de sa voix sonore et de son élégance naturelle. Je ne peux m'empêcher de penser à cette période de notre jeunesse chaque fois que je l'observe à la tribune et que je l'applaudis à tout rompre. Ses envolées me réjouissent toujours de la même manière et j'éprouve l'orgueil du cuisinier devant un convive qui se lèche les babines. Pour autant, ce convive peut devenir grossier et parfois insupportable. Serait-ce le lot des hommes qui se sentent importants ?

Georges revient d'une réunion, il va encore être de méchante humeur avant de pouvoir se relaxer et se préparer pour le meeting de ce soir.

« Salut Esteban, ça y est, elle est bouclée cette bafouille ? J'espère que tu as fait court, parce que j'en ai plein les bottes, je n'ai pas envie d'y passer ma soirée et surtout pas de sujets polémiques sur lesquels on puisse me relancer. J'en ai ras le bol de tous ces bien-pensants qui se prennent pour de vaillants citoyens parce qu'ils osent m'interpeller sur des dossiers qui

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

fâchent et qu'ils ne maîtrisent pas une seconde. Bon, fais voir ce que tu nous as mijoté ? ».

Georges se penche sur les trois feuilles que je lui tends, écrites en gros caractères.

« Non mais tu délires là mon vieux, t'es complètement tombé sur la tête. Tu ne crois tout de même pas que je vais raconter ces conneries et surtout sous cet angle-là. Tu vieillis Esteban, d'ailleurs je trouve que tu es de plus en plus mauvais ces temps-ci. T'es à côté de la plaque. T'es devenu mauvais, mauvais. Ecoute, je vais demander à Jérôme de prendre les choses en main. J'en ai marre de voir ta tronche de chien battu. Tu devrais te casser et basta ! Tu n'as jamais été capable de t'assumer, de briller ne serait-ce qu'un instant, de plaire à une femme, de faire autre chose que de m'envier, me jalouser et rêver que tu pourrais me remplacer un jour ».

« Tu as raison Georges, je me casse, moi aussi j'ai du mal à supporter tes humeurs de divas, je me casse d'autant plus allègrement que je pars avec ta femme. Oui, nous nous aimons et couchons ensemble depuis des années. Cela ne t'a jamais étonné que les yeux ton fils aient la même couleur que les miens ? Je vais aussi accepter de répondre à toutes ces interviews que j'ai déclinées pour parler de ton talent, ton intégrité et ton intelligence... Je pense même que je vais participer à cette ancienne émission qui revient au goût du jour, ça s'appelait : Bas les Masques ! ».

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Revers de fortune, Zina Illoul

Au matin du douzième jour de janvier...

Fichue saison ! se lamente dans sa chaumière la pauvre fourmi que les fluctuations météorologiques malmènent.

« **L'été est un hiver !**

L'hiver

un

P

R

I

N

T

E

M

P

S

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Je me meurs à la besogne :
rentre le blé, sors les
cochons !

Je lui dirais bien deux mots à
la Rose des Vents...



DomiMo, 2016

Pendant ce temps-là...

Une journée pleine de promesses s'annonce
pour Grande Cigale.

Celle-ci se prépare pour une représentation
sur le Pont-Floral.

DO	MI	SOL	DO
RE		FA SOL	LA
MI		FA	LA
		SI	
SI		LA	SOL
		FA	

- V'là la DIVA, ses cordes stridentes et son arrogance démesurée...

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

- Toujours fort aimable la Dingo du Boulot !
- Qu'est-ce qui t'amène dans les environs ?
Certainement pas le Chant des bois...
- Ça non, ni le tien d'ailleurs. Je vais m'enquérir de la météo auprès de la Rose des vents. L'hiver doit revenir ! Je me crève à trimer.
- Oh ! N'es-tu point au courant qu'elle a accordé un billet de retard à l'hiver ?
- Et pourquoi ça ?
- Pardi pour que nous puissions **vivre, chanter et danser** !
- Oh c'est honteux !
- Non c'est juste !
- Dilettante !
- Maso !



Les deux protagonistes se jettent l'une sur l'autre... Retenez qu'il ne faut pas fier ses espoirs aux caprices d'une météo déjantée !

Le petit homme du Président, Joan Monsonis

Monsieur le Président est face à la presse, triomphant, beau, la poitrine gonflée de pouvoir et de puissance. Événement exceptionnel pour les Français : ce nouveau chef de l'État a de l'esprit. Il a ébloui par son humanité. Les électeurs ont vu en lui un homme de cœur, un conquérant généreux, prêt à se lancer dans la bataille politique rien que pour apaiser les français. Les mères de famille ont imaginé leurs enfants jouant gaiement dans les parcs, avec des rires pleins de soleil. Les retraités ont vu en lui un brave type sur qui ils pouvaient s'appuyer. La jeunesse s'est enflammée grâce à la sincérité que ce candidat dégageait. Ses mots étaient ceux d'un artiste, son intelligence celle d'un vieux philosophe bienveillant...

Retour à la conférence de presse. Monsieur le Président ne déçoit pas. Toujours le même esprit. Les journalistes de son bord politique sont sous le charme ; ceux de l'opposition ne savent plus comment le piéger. Le caméraman zoome sur le président et son pupitre, pour que les gens devant leur télé puissent voir le phénomène de plus près. Mais ce que le caméraman oublie, ce que les images rendent flou, c'est cet homme, ce petit conseiller du président dont personne en France ne connaît le nom. Il s'appelle Serge Rombier, « mon petit Serge » comme l'appelle le Président dans l'intimité.

Serge Rombier n'est ni énarque, ni polytechnicien. Il a suivi quelques cours de philosophie et d'histoire à la fac. Il est l'antithèse du nouveau président. Il n'aime pas l'éclat aveuglant des projecteurs. Ni les foules qui se déchaînent pour un discours. Les décorations surchargées d'or et de luxe du palais présidentiel

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

l'ont toujours dérangé. Il n'aime pas non plus être craint, ni admiré.

Dans l'entourage du Président, personne ne sait exactement comment « le petit Serge » est arrivé à devenir le conseiller spécial du grand homme politique. Et les Français ne savent pas que ce formidable Président n'est en fait qu'un acteur. Le véritable esprit qui fait souffler un vent d'espoir et de renouveau sur la France, ces mots pleins de tendresse et de générosité, toute cette effervescence, c'est Serge Rombier. Le Président a vu juste en prenant ce jeune homme dans son équipe. Mais qu'on le veuille ou non, pour réussir en politique, il faut être ambitieux, égocentrique, et souvent même cruel envers ses concurrents.

Quand il était jeune, le Président rêvait d'un public qui l'acclame. Il voulait briller jusqu'à en éblouir. Quant à Serge Rombier, il a compris très tôt les avantages de la discréction et de l'observation. Il a tout de suite préféré l'efficacité de l'ombre, plutôt que la danse hypocrite et grotesque du monde politique.

Debout derrière son pupitre, le Président joue les sauveurs sans se rendre compte que son cœur est vide. Tandis que ce soir, le petit Serge s'endormira paisiblement, réchauffé par la conscience d'un travail bien fait.

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Un immeuble, des vies

Tout d'abord, on choisit une façade d'immeuble. Tiens, il me plaît bien celui-là, typiquement parisien. Oui, tu as raison, on pourrait le placer dans le 14^{ème}, à Alésia, près de l'église et du Monoprix.

Puis on imagine des habitants : à quel étage se trouve leur appartement ? Depuis quand vivent-ils ici ? Un homme, une femme, un couple ? Où en sont-ils de leur histoire... ? J'ai envie d'écrire sur un jeune couple au dernier étage, j'aime bien l'idée d'un amour né dans leur appartement mais déjà malmené par le temps. Et moi, ce sera Lucien, juste en dessous, un enseignant célibataire, je le vois déjà !

Enfin, pour créer l'histoire, il faut trouver un évènement déclencheur, celui qui les fera sortir de chez eux et suscitera des rencontres entre voisins. Pourquoi ne pas utiliser l'actualité, les mouvements contre la loi El Khomri ? D'autant que des manifestations partent souvent de la place Denfert-Rochereau, pas loin de notre immeuble à Alésia.

Ça y est, les ingrédients sont là... Fabienne, Christine, Sylvie, Zina, Danielle et Joan se mettent à écrire et, petit-à-petit, l'immeuble prend vie.

Lucien, 5ème étage, porte B

Lucien MARQUET avec « ET » à la fin, 53 ans depuis un mois et 3 jours, 1,78 m, 82 kg comme en a encore attesté la balance à la pesée du vendredi avant le petit déjeuner. Son poil est noir et dru. Sa chevelure raide et peu fournie est organisée depuis l'enfance selon une règle immuable : une large raie sur le côté droit, qui vise à orienter tous les cheveux dans la même direction sans qu'aucune exception ne soit tolérée. Afin de respecter cet ordre des choses, Lucien se lave les cheveux chaque matin. Il ne les sèche pas et trace le sillon avec son peigne en écaille noir auquel il manque deux dents. Ses cheveux n'ont guère le temps de sécher car, dès les premières heures de la matinée, l'eau de la douche est remplacée par sa transpiration qu'il a abondante et qui lui maintient le cheveu collé sur le crâne en toutes saisons. Cette sudation excessive est aussi à l'origine de nombreux désagréments, d'ordre olfactif notamment. C'est pour cette raison qu'il a renoncé il y a dix-sept ans au cours de judo qu'il affectionnait tant, suite aux regards désapprobateurs et aux grimaces appuyées de ses camarades judokas dès l'instant où il quittait ses chaussures pour s'avancer sur le tatami. Quant aux gloussements des élèves à la vue des chemises détremplées qui lui collent à la peau, il a su s'en accommoder depuis qu'il a trouvé comment se venger de ces petits impertinents. Il a développé une technique parfaitement au point pour jeter un regard en arrière, sans tourner la tête, et repérer l'insolent. Il l'envoie alors au tableau et n'hésite pas à le bombarder de petits morceaux de craie lancés en pleine tête après chaque réponse inexacte.

Lucien rentre chez lui chaque soir immédiatement après les cours. Il arrive devant la porte de l'immeuble à 17 h 22 après avoir pris le bus de 16 h 36. Il pousse la lourde porte cochère et monte une à une les soixante-dix-huit marches qui le conduisent à son appartement. Son appartement n'a rien de très convivial. Sombre et triste, il est à l'image de son propriétaire. Les tapisseries où figurent de larges fleurs marron et kaki datent des années 70. Elles incarnent son refus du changement, son peu d'intérêt pour le matériel et une absence totale de goût pour l'originalité et le futile. Lucien Marquet n'est pas ce que l'on peut appeler un homme heureux, il s'astreint à mener avec méthode et rigueur son existence de terrien.

Laurence, rez-de-jardin, porte B

Quand on a été journaliste toute sa vie, peut-on vraiment se dire à la retraite ?

Cette question tourne dans ma tête, alors que les cartons encombrent mon nouveau lieu de vie. Avec mes 65 ans dynamiques, je viens de rejoindre le troisième âge... Ah non, maintenant on dit les seniors ! Et comme un changement ne vient jamais seul, je change de vie, et aussi de lieu de vie. J'en avais assez d'habiter près du journal, sans coupure réelle entre ma vie professionnelle et ma vie privée. Unité de lieu, quelquefois de temps, cela peut engendrer une certaine monotonie...

Même si mon métier m'a fait approcher des sujets si différents, le contexte reste souvent le même. Avec ses cinq questions -

Qui, Que, Quoi, Quand, Où - que les Anglais appellent les 5 W, la règle de base du journalisme... C'est fou de se remémorer ces principes, appris à l'école de journalisme à vingt ans, alors que quarante-cinq ans sont passés à toute vitesse, puisque j'aborde maintenant les rivages de la retraite !

Qu'est-ce qu'une vie ? Une étoile filante ? Et pourtant à vingt ans, on croit presque posséder la vie éternelle !

Bon, tout ça ne va pas m'aider à défaire mes cartons ! Les déménageurs ont tout déposé dans ce nouvel appartement, choisi sur un coup de cœur. J'ai toujours aimé le 14ème, souvent arpenté dans mes promenades. Son côté vivant, un peu province, avec ses échoppes, ses petits bistrots et ses jardins secrets m'ont séduites... Et tout particulièrement cet immeuble de la rue d'Alésia, où je viens d'atterrir.

Avec les économies d'une vie, j'ai pu acheter cet appartement en rez-de-chaussée, je devrais plutôt dire en rez-de-jardin, car je ne suis pas au bord de la chaussée, un peu bruyante, mais devant un jardin, parisien certes, mais rien qu'à moi... J'imagine déjà mes futures plantations, même si deux rosiers magnifiques ornent déjà la pelouse.

Tout ça ne me fait toujours pas déballer mes cartons ! J'ai toujours été rêveuse, j'aime à laisser divaguer mes pensées, qui m'emmènent toujours plus loin, à mesure que j'avance sur le chemin de ma vie.

Donc mes cartons ! Evidemment, avec mon besoin de classer les choses, j'ai inscrit leur destination. Par quoi vais-je commencer ? Toutes les pièces de l'appartement donnent sur le jardin. Un

beau trois pièces-cuisine, comme on disait dans le temps ! Une cuisine spacieuse et claire, aménagée, où je préparerais de bons petits plats pour les amis, ouverte sur une grande pièce de vie (je n'aime pas les appellations de salle à manger et salon), lumineuse avec sa grande porte-fenêtre. Plus loin, ma chambre, et mon bureau-chambre d'amis.

Tiens, je vais commencer par la cuisine, car il faut bien que je me nourrisse ! Où est ma théière ? Un bon thé me donnera du courage. L'eau chauffe et je contemple la bibliothèque déjà rangée. « Mais quelle fille es-tu donc pour ranger les bouquins avant les ustensiles de cuisine ? Décidément, tu ne seras jamais bonne à marier », aurait dit ma mère... Elle aurait aimé cet appartement, je pense, mais elle ne pourra pas le voir, elle est partie à l'automne.

Ma tasse de thé en main, je m'assieds sur un carton et me demande comment sont mes voisins de l'immeuble. Je n'ai croisé que mon voisin le plus proche... Mais nous verrons cela plus tard...

Allez courage, action ! Il faut que je m'installe, vite, dans mon nouveau petit nid.

Anna, 6^{ème} étage, porte B

Ce matin, Milan m'a rapidement déposé un baiser, souhaité une bonne journée, puis la porte a claqué brutalement me laissant seule et désemparée. Je me sens abandonnée ; la détresse m'enveloppe et les événements de ces derniers mois s'imposent à moi et me donnent le vertige et la nausée. Le travail de reporter de Milan nous éloigne de plus en plus. Depuis quelques

mois, il est sans cesse en déplacement avec des projets plein la tête ; quant à moi, pas une seule commande depuis des semaines.

Je me souviens de notre première soirée il y a deux ans. Je ne suis pas repartie de son appartement ; nous avons décidé de transformer ce havre de lumière en nid d'amour et de paix. Milan m'a fait confiance dans le choix des matériaux et des couleurs ; heureusement, c'est mon métier. Je me rappelle ces six mois passés à la rénovation de ce petit deux-pièces, y consacrant avec bonheur tout notre temps libre, échangeant à longueur de journée par SMS. Nous nous retrouvions à la première occasion chez Castorama ou Leroy Merlin, dès qu'il nous manquait quelque chose.

Milan n'a pas manqué de fêter notre première année ensemble ; il m'a invitée dans un Relais Château dans le Périgord. Il faut dire qu'il joignait l'utile à l'agréable : il devait y effectuer un repérage pour un reportage photos à réaliser, l'été suivant, pour un magazine italien. Je ne sais pas si Milan réalise à quel point nous nous éloignons l'un de l'autre et j'en suis arrivée à nourrir des pensées négatives : a-t-il vraiment aimé ces quelques jours en tête à tête ou n'était-ce qu'une opportunité professionnelle pour lui ?

La cloche de l'église d'Alésia, juste en face de ma fenêtre, sonne huit coups. Dans l'escalier, des pas, l'immeuble s'anime. De nouveaux voisins ont emménagé au rez-de-chaussée, j'irai me présenter et proposer mes services ; quand on emménage, on a toujours des petits travaux à faire.

Lucien, 5^{ème} étage, porte B (suite)

Ce sont d'abord les lumières qui alertent Lucien qu'il se passe quelque chose dans la rue. Le ciel se zèbre de rose, de bleu, signe d'une agitation inaccoutumée. Lucien se décide à appuyer sur la touche pause et à retirer son casque. Il reprendra plus tard son émission favorite, *Des chiffres et des lettres*. L'émission est enregistrée, il pourra donc le faire quand bon lui semblera. Il s'approche de la fenêtre pour apercevoir la place noire de monde. D'un geste brusque, il cherche à ouvrir la fenêtre qui d'abord lui résiste pour finalement s'ouvrir brutalement. Appuyé à la rambarde, il lance quelques jurons - vermine, saloperie de gosses de riches... - sur cette jeunesse inactive toujours prompte à semer le désordre. Du cinquième étage où il est positionné et avec le bruit ambiant, aucune de ses flèches n'atteint sa cible.

Pourquoi ne pas profiter de cet événement pour aller sonner à la porte B de l'étage du dessus et entrer en contact avec cette jeune femme triste ? Depuis l'arrivée de ce jeune couple il y a un an et demi, le 9 octobre 2015, il l'épie. Il surveille chacune de ses sorties, tout du moins lorsqu'il est là, l'heure à laquelle elle sort acheter le pain, son pas lourd qui s'enfonce dans chacune des marches et ses remontées plus pénibles encore. Et cet autre, ce Milan toujours absent qu'elle attend des jours durant et parfois des nuits. La télévision qui devient son nouveau compagnon. Il y a aussi les conversations téléphoniques qui sont les moments préférés de Lucien. Dès qu'il entend vibrer la sonnerie à l'étage supérieur, il saute de son canapé, éteint la télévision et court coller son oreille sur la colonne montante. Ce sont lors des échanges avec sa mère qu'Anna se confie le plus. C'est ainsi qu'il

a tout découvert : son mariage raté, ses désillusions et sa lente descente dans les enfers de la dépression.

Milan, 6^{ème} étage, porte B

Quelle histoire ce pays : cinq semaines d'absence et ça y est, c'est la fête ! Une réforme et les gens sont dans la rue ! Non, je ne me sens pas concerné ; allez-y, exprimez-vous, mais sans moi !

J'étais heureux de rentrer, mais alors là, je n'ai plus qu'une envie, c'est repartir ; heureusement je reprends l'avion dans trois jours. Tiens, Anna n'est pas là ! C'est étrange, d'habitude elle m'attend patiemment, ça ne lui ressemble pas ; un besoin de rencontrer du monde sans doute... Comment une telle distance a-t-elle pu s'installer entre nous ? Trop de séparations, trop de déceptions pour Anna... Et plus je la sens désemparée, plus je me charge de missions et plus nous nous éloignons... Plus je la vois déperir et plus j'ai envie de fuir...

C'est bizarre tout de même ce Lucien, le voisin du dessous, qui débarque sans prévenir, et Anna par-ci et Anna par-là, non mais de quoi je me mêle ? Vous allez la perdre ! Non mais franchement, j'aurais dû lui rabaisser son caquet à ce grand dadet ! Mais pour qui se prend-il ? Il n'est pas mon père, ni celui d'Anna !

J'avoue, je l'ai un peu délaissée mon Anna ; je me suis jeté à corps perdu dans mon travail et j'ai enchainé les déplacements. Il faut que je me pose et que je lui accorde du temps et de l'attention, c'est évident. Tiens, dès qu'elle rentre, je lui propose d'aller dîner dehors et je réserve dans ce petit restaurant grec où

nous aimions tant nous retrouver, il n'y a pas si longtemps. Il faut que nous nous parlions, que nous crevions l'abcès ; je veux comprendre et rendre son beau sourire à Anna.

Lorenzo, rez-de-chaussée, porte A

Lorenzo n'est pas sorti depuis trois jours. Il ne s'est pas lavé non plus. Qui cela peut-il déranger ? Il est seul dans son appartement et il n'est pas prévu que sa copine Paula passe le voir. Cela fait combien de temps qu'ils ne se sont pas vus ? De quand date leur dernier échange de textos ? A vrai dire, il ne sait plus trop. Les jours et les nuits se succèdent sans qu'il ne s'en aperçoive. Il se couche vers 3 ou 4 heures du matin, se lève vers 15 heures. Quelquefois, il ne dort pas de la nuit, rivé à son écran, totalement aspiré par son jeu vidéo.

Les bouteilles de Coca jonchées sur le sol sont toutes vides. Il profite d'une fin de partie pour aller voir dans la cuisine. A la vue de l'évier rempli de vaisselle sale, il se dit qu'il faudrait peut-être faire un peu de ménage, puis se dirige vers le frigidaire. Plus de bouteille de Coca là non plus et plus grand-chose à grignoter. Dans le placard ?... Idem. Bon, il faudrait peut-être sortir. Quelle heure peut-il être ? 18 heures... C'est bon, le Monop' du coin est ouvert. Lorenzo enfile tranquillement ses baskets et sort de son appartement en laissant la porte se refermer en claquant. Sur le palier, il heurte une femme. Tout à son objectif, acheter du Coca, il oublie même de s'excuser, poursuit son chemin et l'entend vaguement s'exclamer : « Mais je vous en prie, faites donc, jeune homme ! » Tout en se dirigeant vers le Monop', il se rappelle

vaguement qu'un nouvel habitant a emménagé en face de chez lui et se dit qu'il devrait être plus attentif la prochaine fois.

La rue est très animée ce soir ! C'est bizarre, on n'est pas samedi pourtant ! Il y a vraiment beaucoup de monde. Dans le magasin, Lorenzo voit la clientèle habituelle, pas plus de monde que d'habitude. Il prend ses quatre bouteilles de Coca, une boîte de steaks hachés congelés, deux paquets de chips et passe rapidement en caisse. A la sortie du magasin, la rue est complètement envahie par les piétons. Il y a peut-être une manifestation... Un mouvement de foule survient. Il est bousculé, pressé contre une jeune femme d'à peu près de son âge et entraîné avec elle dans le sens inverse de la direction qu'il voulait prendre. La jeune femme a l'air un peu perdu, elle a les yeux rouges comme si elle avait pleuré. Lorenzo lutte pour remonter la rue dans l'autre sens et parvient enfin à rejoindre son immeuble.

Dans l'entrée de l'immeuble, il a la surprise de retrouver la jeune femme en train de parler avec la voisine qu'il a bousculée tout à l'heure. Il traîne un peu pour entrer chez lui ; elle ne semble pas lui en vouloir. Dans la manif, la jeune femme a reçu un jet de gaz lacrymogène ; ses yeux piquent et coulent abondamment. Elle tient sa tête baissée et il ne voit pas très bien son visage. Laurence, la nouvelle voisine qui s'est gentiment présentée, convie la jeune femme à entrer chez elle, tout en lui proposant du collyre pour soulager ses yeux. Lorenzo hésite, il est tenté de suivre, ne veut pas s'imposer... Laurence laisse la porte ouverte. Il prend cela pour une invitation et entre. Waouh ! Il y en a des bouquins dans son appart, plusieurs bibliothèques tapissent les murs de son salon. Son appart est chouette, lumineux... Lorenzo

et la jeune femme restent seuls pendant que Laurence est allée chercher le collyre. Un silence gêné s'installe. Puis Laurence revient. Elle parle de mai 68, des slogans de l'époque. La jeune femme lève enfin son visage pour permettre de lui rincer les yeux et Lorenzo reconnaît la jeune locataire du 6^{ème}, Anna. Ça doit bientôt faire deux ans qu'elle habite ici. Lorenzo l'observe pendant que Laurence parle des manifestations « Nuit debout ». Il est touché par son visage doux, mélancolique.

Laurence propose d'aller sur la Place de la République où se tient, tous les soirs, la « Nuit debout ». Lorenzo se laisse entraîner, plus tenté par la présence d'Anna que par la manifestation elle-même. Sur le chemin, Laurence leur parle du mouvement qui a commencé en opposition à la loi El Khomri et s'organise maintenant avec des débats sur l'économie, la démocratie, l'écologie...

Plus ils s'approchent de la place, plus il y a foule. Lorenzo prend garde à rester près d'Anna pour ne pas la perdre de vue. Ils ne se parlent pas et suivent Laurence qui semble à l'aise, habituée des lieux. Lorenzo ne sait pas qui a pris la main de l'autre mais il réalise qu'Anna et lui se tiennent par la main. Sensation agréable. Ils cheminent ainsi jusqu'à se trouver au milieu de milliers de personnes assises à même le sol. Loin devant eux, s'est formé un orchestre réunissant de nombreux musiciens, ils ne le voient pas mais l'entendent pourtant bien. Lorenzo et Anna s'installent au sol. La musique est forte, puissante, captivante. Anna pose sa tête sur l'épaule de Lorenzo. Au milieu de tout ce monde, l'intensité émotionnelle est extrême.

Laurence, rez-de-jardin, porte B (suite)

Grand ciel bleu sur la capitale aujourd'hui. Il fera beau pour cette deuxième manif contre la loi El Khomri. Tant mieux pour les marcheurs car, la dernière fois, c'était un défilé de parapluies !

16 h - La manif' s'étire, avec les mots d'ordre habituels scandés par la foule. De la musique s'échappe des voitures sonos. Le refrain de Zebda « On lâche rien » est repris par les manifestants.

Je suis partagée entre le désir de rejoindre la foule, et celui de rester tranquille dans mon jardin, avec le livre de mon amie Zarina Khan « La sagesse d'aimer ». Quel dilemme ! C'est vrai que j'en ai couvert des dizaines et des dizaines de manifs. Alors, je peux bien sécher celle-là ! Je reprends ma lecture.

18 h – La foule commence à se disperser lorsque les inévitables casseurs s'en prennent aux vitrines de la Société Générale, voisine de l'immeuble. Cris, gaz lacrymogènes, hurlements. C'en est trop, je décide de sortir.

Devant l'entrée, je croise mon voisin, qui assiste à la scène musclée.

« Ah, bonjour, vous êtes ma nouvelle voisine ? Je m'appelle Lorenzo. Vous avez vu les flics, ils ont la matraque agile ! »

Je me présente à mon tour : « Bonjour, je suis Laurence, et viens d'emménager. Cela me rappelle mai 68 et le fameux CRS-SS ! On dirait que l'histoire se répète ».

Lorenzo ajoute : « Bon moi, je ne me sens pas très concerné par ce que les médias appellent la casse du code du travail. Je suis au

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

chômage, je fais un break. J'en ai marre de donner tout mon temps à un patron. Pas envie d'être esclave ! ».

Bon là, c'est la rencontre de deux mondes ! J'ai travaillé toute ma vie sans relâche et cet homme si jeune en déjà en a marre. C'est ça, l'avenir de notre pays ? Allez, foin des jugements, il a sûrement ses raisons !

Lorenzo me quitte un instant pour aller jusqu'à la boulangerie et revient en même temps qu'une jeune femme. Les yeux brûlés par les gaz lacrymogènes, elle nous demande assistance. « J'habite ici, mais je ne peux pas ouvrir les yeux pour rentrer chez moi. Je m'appelle Anna ».

Lorenzo hésite un peu, même si je vois dans son regard une lueur que je connais trop bien, celle du chasseur. « Tiens, il n'a plus sa copine », pensais-je tout en invitant la jeune femme à rentrer chez moi. Lorenzo lui emboîte le pas. « C'est pas mal chez vous, vachement plus grand que mon appart ! Ah, vous en avez des bouquins ! Moi je préfère les jeux vidéo ».

Avant de lui répondre, je prodigue quelques soins à ma blessée et lui propose du collyre. Elle me remercie et s'apprête à prendre congé. Je propose alors : « Ça vous intéresse la Nuit Debout, c'est à côté, Place Daguerre ? ». Lorenzo me regarde et se tourne vers Anna, en cherchant une approbation.

Anna, malgré ses yeux blessés, répond aussitôt « Oui, je vous accompagne ». Lorenzo, qui n'attendait que ça, déclare « Je viens aussi ! ».

C'est parti pour une Nuit Debout intergénérationnelle...

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

L'atelier d'écriture « À mots croisés », c'est aussi...

... des lectures de textes à la Maison des arts de Bagneux



... des projets partagés avec des acteurs de la vie balnéolaise : exposition photo-poétique et livre* « Un chantier... quel cirque ! » en partenariat avec le Photo Club de Bagneux et le Plus Petit Cirque du Monde (PPCM)

(*) En vente au PPCM



De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

... une participation au Printemps des poètes à la médiathèque Louis Aragon



... et le plaisir de l'écriture à partager !



Pour en savoir plus sur l'atelier d'écriture « A mots croisés » et ses activités : amotscroises@gmail.com

Bibliographie

APOLLINAIRE Guillaume, Alcools suivis de Calligrammes, Pocket, 2013

APOLLINAIRE Guillaume, Illustrations de CARVAISIER Laurent, Il y a, Rue du Monde Editions, 2013

BIGE Luc, Petit Dictionnaire de la Langue des Oiseaux, Les éditions de Janus, 2007

CAREME Maurice, Poèmes, Bayard Jeunesse, 2005

CARRERE Emmanuel, D'autres vies que la mienne, Folio, 2009

CHAILLEY Ségolène, La fabrique des histoires, Ellipses, 2013

DESNOS Robert, Poèmes, Bayard Jeunesse, 2007

FRUCHART Isabelle, Journal de ma nouvelle oreille, pièce de théâtre adaptée et mise en scène par Zabou Breitmann, 2015

GOETZ Adrien, Le Coiffeur de Chateaubriand, Le Livre de Poche, 2011

KHAITZINE Richard, La Langue des Oiseaux, Dervy Poche, 2014

KOCH Herman, Le dîner, 10-18,2013

PAVLOFF Franck, Matin Brun, Cheyne Editeur, 2015

QUENEAU Raymond, Exercices de style, Folio, 2014

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

USHER Shaun, Au bonheur des lettres, recueil de courriers rassemblés par l'auteur, Le Livre de Poche, 2015

Le Monde des Livres, pages spéciales « Des écrivains face à la terreur », 16 janvier 2016

De maux à mots, il n'y a qu'un pas.

Impressum

© À Mots Croisés, 2016

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés.

Directrice de la publication : Virginie Louise